

6<sup>e</sup> Année. — N° 259

Le N°: 40 centimes



4 Octobre 1919

# LE PAYS DE FRANCE



ON S'ENTRAINE DE BONNE HEURE A LA BOXE  
chez nos amis les Anglais, car s'ils voient un sport chic  
dans l'art de distribuer et de parer des coups de poing, ils y  
voient aussi le moyen de se passer, à l'occasion,  
d'armes offensives et défensives.

Abonnements: France, 20 fr.; Étranger, 30 fr.

Édité par **Le Matin**, 6, Bd Poissonnière, Paris. O.A.

Fop54



# AU FORT 9

## RÉCITS DE CAPTIVITÉ PAR GABRIEL MARUL

### CHAPITRE VIII

#### RUSES DIVERSES DE PRISONNIERS

(Suite)

Après la conclusion de la paix de Brest-Litowsk, les Russes prisonniers furent autorisés par les Allemands à se procurer du drap dans le commerce ; ce drap, que les Russes cédaient ensuite à leurs compagnons de geôle, Français, Anglais ou Belges, était employé surtout à la confection des vestons ; mais il fallait être très riche pour s'équiper de cette manière, car le drap, quoique ersatz, revenait environ à cent marks le mètre. Aussi nombre d'officiers, dont la bourse était épuisée déjà, préféraient-ils s'y prendre autrement et se monter pour rien une garde-robe.

Ce n'était pas d'une complication extraordinaire : on utilisait simplement les couvertures de lits. Solides, de nuances foncées, elles devenaient de beaux complets-vestons, donnant à ceux qui les portaient l'aspect de bourgeois opulents.

Plus tard, on trouva plus facile de se faire envoyer des costumes de France. Ces costumes avaient l'apparence honnête d'un uniforme de coupe irréprochable ; rien n'y manquait, ni les boutons, ni les passepoils, ni les écussons ; mais, le col de la vareuse étant ouvert, d'après la mode anglaise, en un clin d'œil, grâce à de savantes combinaisons, les boutons pouvaient s'enlever et les passepoils disparaître, de sorte que l'uniforme se transformait en une tenue strictement civile dont la vue n'était pas capable d'éveiller le moindre soupçon dans l'esprit des Boches.

Il était autrement compliqué d'arriver à se procurer un chapeau. Certains prisonniers s'en fabriquaient avec du drap ; mais ces chapeaux, qui manquaient d'allure, avaient une forme bizarre. Tant que les ordonnances françaises purent conserver quelques relations avec l'extérieur, c'est elles qui se chargèrent de recevoir les commandes et de faire exécuter les achats ; mais les Boches, à la fin, fouillaient les ordonnances qui rentraient au fort après avoir été en ville, même escortées.

On eut alors recours aux sentinelles ; et celles-ci ne se montrèrent pas récalcitrantes, lorsque les privations les eurent rendues sensibles à l'offre de biscuits et de chocolat et à l'octroi d'un pourboire généreux.

Il n'était guère prudent pour un civil, même s'il était accompagné de sentinelles en armes, de se hasarder, s'il était coiffé d'un chapeau, à l'intérieur du fort 9. Dans les longs corridors sombres et étroits, où le jour ne pénétrait pas, le civil était exposé à croiser un prisonnier ; le chapeau alors s'envolait, disparaissait, et il eût été bien inutile de le rechercher.

Naturellement, le civil dépossédé de son couvre-chef poussait des hurlements terribles et se précipitait dans le bureau du commandant du fort afin de présenter une plainte en règle. Dans le bureau, d'ordinaire, se trouvait Bechert qui, mis au courant, éclatait d'un bon rire, et s'adressait en ces termes au civil ahuri :

— Monsieur, vous ne paraissiez pas content, et votre colère peut à la rigueur se concevoir. Seulement vous n'êtes pas ici dans un camp de prisonniers ordinaires ; vous êtes au fort 9, et les habitudes n'y sont pas tout à fait les mêmes qu'ailleurs, ainsi que vous vous en êtes aperçu à vos dépens.

— Oui, répondait le civil ; mais je voudrais bien avoir mon chapeau, moi.

— Il n'est pas en mon pouvoir de vous le faire rendre, reprenait doucement Bechert ; mais toutefois ne vous frappez pas et ne vous agitez pas de la sorte. Asseyez-vous tranquillement et attendez. Tout s'arrangera. Tout s'arrange...

Le civil, interloqué, prenait un siège ; et quelques minutes plus tard, le *Deus ex machina* apparaissait, l'abbé Michel, notre aumônier, un homme énergique, solide, à la barbe de fleuve, qui portait d'ordinaire une petite culotte de sport, et tenait à la main une canne de hockeyou, un outil de jardinage. Il s'avancait vers Bechert et, d'une voix grave, il parlait :

— Monsieur, un des officiers français prisonniers vient d'avoir recours à moi. Je l'ai entendu en confession, et il m'a avoué avoir dérobé tout à l'heure un chapeau. Le véritable possesseur du chapeau est ici sans doute ?

Bechert, d'un geste, désignait le civil. L'abbé Michel s'inclinait et poursuivait :

— Comme nous ne voulons pas qu'on puisse jamais dire que les officiers français sont des voleurs, je vous apporte vingt marks représentant, et au delà, la valeur de la coiffure enlevée. Cela convient-il à monsieur ?...

Bechert se tournait vers le civil :

— Vous avez entendu ?... M. l'abbé attend, et ses instants sont précieux. Il vous offre vingt marks. Est-ce que vous acceptez ?

Le civil, comme bien l'on pense, acquiesçait. Somme toute, c'était une bonne affaire



Le faux témoin habile pour conseil de guerre

qu'on lui proposait ; il empochait, ravi, et le tour était joué.

Je dois ajouter qu'au début de 1918 défense fut faite aux civils d'entrer dans le fort avec une coiffure quelconque.

Ces excellents procédés, inaugurés au fort 9, furent appliqués ailleurs avec le même succès. Dans le courant de l'hiver 1917-1918, une cinquantaine de nos camarades avaient été envoyés à Ludwigshafen, en représailles contre avions. Un mois plus tard, plus de trente officiers, Français, Anglais ou Belges, avaient pris déjà la clef des champs ; les Allemands étaient affolés.

Un Anglais, un jour, abordait un ouvrier qui avait posé à côté de lui une boîte d'outils bien garnie, et qui, coiffé d'un beau chapeau, exécutait une réparation quelconque. Les outils, certes, avaient une importance et une valeur considérables pour des gens qui avaient l'intention de s'évader, mais le chapeau !...

Flegmatiquement, l'Anglais sortit de sa poche un billet de dix marks et, désignant le chapeau, indiqua par gestes qu'il désirait l'acheter.

Energique, et ne voulant pas se laisser corrompre, l'Allemand secoua négativement la tête. Pensant qu'il avait offert trop peu, l'An-

glais, alors, ajouta au premier un second billet de dix marks ; l'Allemand ne céda pas.

Etonné, mais tenace, l'Anglais offrit trente marks ; ce fut en vain.

Mais cette fois, sans se départir de son calme, l'officier anglais replaça dans son portefeuille les trois billets ; puis, sans en demander la permission, il s'empara prestement du couvre-chef et prit sa course.

Furieux, l'ouvrier se mit à sa poursuite, lorsque soudain, entendant du bruit derrière lui, il se retourna. C'était un autre prisonnier qui profitait de la circonstance pour se saisir de la belle boîte d'outils momentanément abandonnée.

L'ouvrier, ahuri, s'arrêta, hésitant, se demandant où il devait courir. Il ne revit d'ailleurs ni le chapeau ni la boîte, mais il en fut payé.

Leur prison, à Ludwigshafen, donnant sur la rue, les anciens du fort 9 allèrent jusqu'à pêcher à la ligne les chapeaux des passants !

Dans notre chapelle se trouvait un harmonium, instrument qu'avait loué à l'abbé Michel, contre espèces sonnantes, bien entendu, un marchand de musique de la ville. Ne tenant plus à garder cet harmonium, qui lui était inutile, l'abbé Michel fit prévenir le loueur qu'il le tenait à sa disposition et qu'on pouvait venir le reprendre.

Notre brave aumônier s'imaginait qu'il serait prévenu en temps opportun de la venue du marchand, mais il n'en fut rien, par malheur.

L'industriel se présenta à l'improviste, alors qu'une partie de hockey chaudement disputée retenait l'abbé Michel loin de la chapelle. Des hommes de corvée furent fournis par l'administration du fort, et l'instrument fut transporté à bras dans la cour.

Puis le marchand voulut charger l'harmonium sur une voiture ; mais, à ce moment, le poids de l'instrument lui parut anormal. Des sentinelles étaient présentes ; devant eux, on ouvrit le meuble et l'on appela le commandant du fort : l'harmonium était bondé d'uniformes allemands, tuniques, pantalons et bottes.

Ce fut un éclat de rire ; mais les Allemands poussèrent un peu plus avant leurs perquisitions. Soupçonneux, ils exécutèrent alors des fouilles à la chapelle et, sous l'autel, ils découvrirent des casques, vrais ou faux, des fusils, vrais ou faux, tout un attirail qu'avaient amassé là des camarades, à l'insu même de l'abbé, et qui devait leur servir à tenter une évasion dans la tenue de soldats boches.

Pour conserver ces précieux effets civils, que l'on ne s'était procurés qu'avec beaucoup de peine, de temps et d'argent, on utilisait les cachettes les plus invraisemblables.

A la fin du mois de mai 1918, j'étais, à la suite d'une évasion, repris dans les environs d'Aix-la-Chapelle, au moment de franchir la frontière hollandaise. Mais comme le fort 9 venait d'être supprimé en tant que camp de répression, ce fut au fort Prinz Karl, à Ingolstadt, que l'on me reconduisit.

Il était deux heures du matin lorsque j'arrivai dans ma nouvelle prison ; et le feldwebel qui me reçut ne songea nullement à m'enlever les effets civils que je portais. D'ailleurs, mes costumes militaires n'étaient pas là, mais à l'hôpital, d'où j'avais pris ma volée quelques jours auparavant.

En m'éveillant au petit jour dans la chambre où l'on m'avait amené en pleine nuit, je reconnus dans un lit voisin le lieutenant Bonzon, un ancien camarade du fort 9. Immédiatement, je lui demandai s'il y avait à Prinz Karl quelque ordonnance à qui l'on pût se fier ; et sur sa réponse affirmative, je le pria de me prêter de ses effets personnels et de faire venir le soldat.

Je revêtis donc la tenue militaire mise obligatoirement à ma disposition par Bonzon ; puis, l'ordonnance s'étant présentée, je m'informai afin de savoir s'il existait au fort une cachette sûre où ranger mes effets civils pendant la préparation d'une nouvelle évasion.

(A suivre.)

# URODONAL

## lave le rein

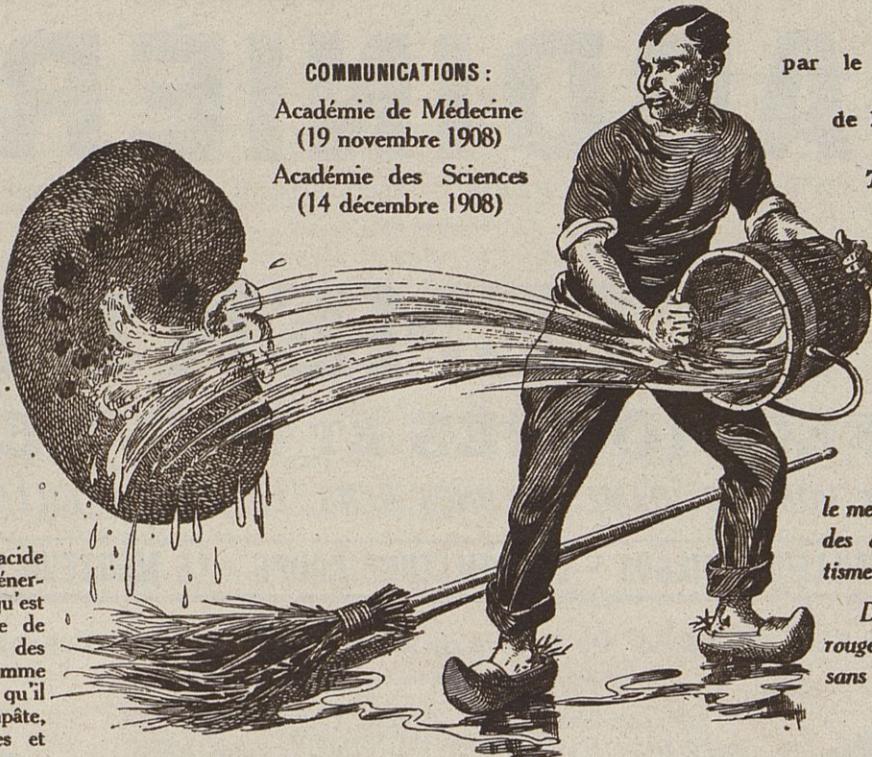
**Gravelle**  
**Calculs**  
**Aigreurs**  
**Rhumatismes**  
**Nérvalgies**  
**Artério-Sclérose**

L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.

« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'*Urodonal*. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

Dr BETTOUX,  
 de la Faculté de Médecine de Montpellier.

**COMMUNICATIONS :**  
 Académie de Médecine (19 novembre 1908)  
 Académie des Sciences (14 décembre 1908)



**RECOMMANDÉ**  
 par le professeur LANCEREAUX,  
 ancien Président  
 de l'Académie de Médecine  
 dans son  
*Traité de la Goutte*.

*L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelconques sa cure d'Urodonal, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri, d'une façon certaine, des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques.*

*Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut sans tarder recourir à l'Urodonal.*

Etablissements CHATELAIN, 2 bis, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 9 fr.; les trois, franco, 26 fr. 50. Pas d'envoi contre remboursement.

# JUBOL

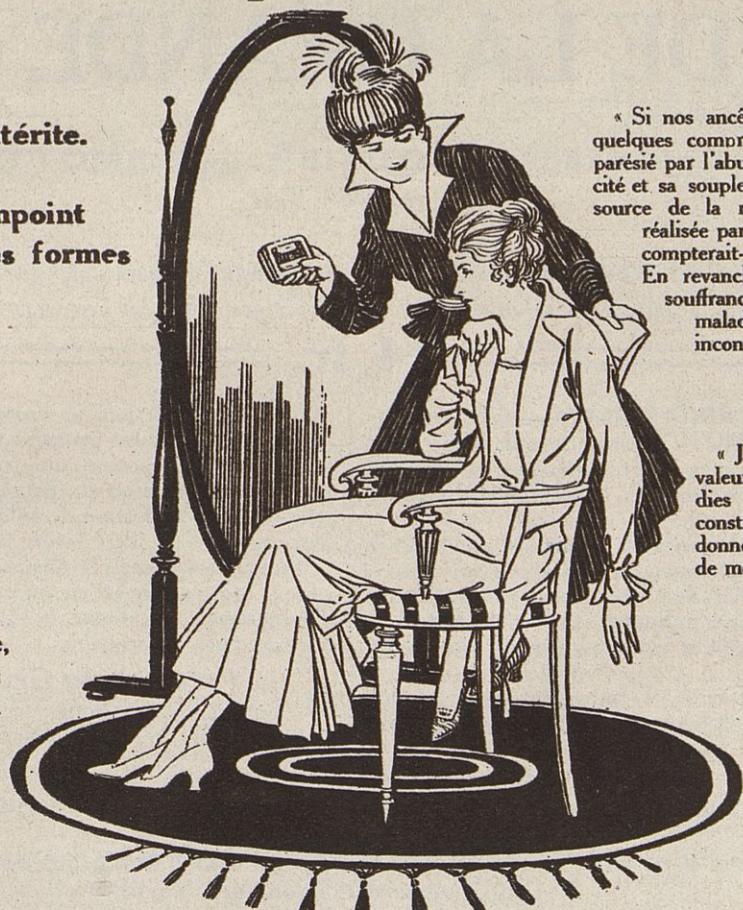
## rééduque l'intestin

**L'éponge et le nettoie**  
**Evite l'Appendicite et l'Entérite.**  
**Guérit les Hémorroïdes**  
**Empêche l'excès d'embonpoint**  
**Régularise l'harmonie des formes**

**Constipation**  
**Hémorroïdes**  
**Dyspepsie**  
**Migraines**  
**Entérite**

Pour rester en bonne santé, prenez chaque soir un comprimé de JUBOL.

**COMMUNICATIONS :**  
 A l'Académie de Médecine (21 déc. 1909).  
 A l'Académie des Sciences (28 juin 1909)



« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de *Jubol*, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le *Jubol*, peut-être l'histoire du cystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMOND,  
 de la Faculté de Médecine  
 de Montpellier.

« J'atteste que le *Jubol* possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

Dr HENRIQUE DE SA,  
 Membre de l'Académie de Médecine  
 à Rio de Janeiro (Brésil).

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos malaises disparaîtront très vite.

# BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, PARIS. — SUCCURSAL : 1, Place de Clichy.

## VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE

Pour HOMMES, DAMES, JEUNES GENS, ENFANTS et FILLETTES

LES MEILLEURS TISSUS - LA MEILLEURE COUPE - LE MEILLEUR MARCHÉ

Envoi franco sur demande de : Feuille de Mesures, Catalogues et Echantillons

SEULES SUCCURSALS : PARIS, 1, Place de Clichy,  
LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES.  
NANCY, ANGERS.

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

## PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE** avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE**  
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

# LE PAYS DE FRANCE

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 20 au 27 Septembre

**F**N comparant les cartes de l'Autriche et de la Bulgarie, telles qu'elles étaient autrefois, et telles que viennent de les refaire les traités de paix, on est frappé de la disproportion qui existe dans les réductions territoriales imposées à chacun de ces deux Etats. Alors que l'empire d'Autriche est dispersé, comme on le verra par la carte que nous donnons plus loin, en de nouveaux Etats créés par la Conférence, et qu'il n'en reste que le petit territoire qui a Vienne pour capitale, la Bulgarie ne subit que des pertes relativement minimes et reste, dans ses nouvelles frontières, un Etat d'une étendue appréciable. Le rôle odieux de cette puissance et celui de ses soldats pendant la guerre mondiale ainsi que dans les deux guerres balkaniques ne semblait pourtant pas de nature à lui mériter un sort aussi clément.

Voyons ce que devient la Bulgarie au point de vue territorial :

Au nord, la frontière avec la Roumanie ne subit aucun changement.

A l'ouest, la frontière avec l'Etat serbe-croate-slovène suit d'une façon générale l'ancienne frontière avec la Serbie. De petites parcelles de territoire sont cédées à l'Etat serbe-croate-slovène, la plus importante étant la ville de Stroumitza avec le district environnant.

Une modification est faite à la frontière sud en ce qui concerne les territoires qui doivent être attribués ultérieurement par les puissances alliées et associées : la frontière nouvelle suit une ligne qui peut être approximativement tirée d'un point situé à une distance de 8 milles au sud-ouest de Baskmakly et qui aboutit à Kilkik, passant près d'Ardabashi et de Dardere qui restent en territoire bulgare et traversant le Kartal Dagh et le Tokatjik Dagh à la frontière sud-est. Une légère modification englobant une parcelle du territoire turc au nord-ouest de Mustapha Pacha a été introduite.

La mer Noire, comme par le passé, constitue la frontière est.

Les puissances alliées s'engagent à assurer à la Bulgarie un débouché économique, dans des conditions qui seront fixées ultérieurement.

D'autre part, la Bulgarie ne pourra pas entretenir plus de 20.000 hommes de troupes, officiers compris, chefs et soldats devant être recrutés par engagements volontaires : cette force ne pourra servir qu'à la police intérieure et à la surveillance des frontières.

Les bâtiments de guerre de toute nature, leur armement, leurs munitions, possédés encore par la Bulgarie devront être remis aux alliés ; et elle ne pourra entretenir ni aviation militaire, ni aviation navale.

Une commission d'enquête interalliée sera chargée de recueillir tous renseignements sur les violations des lois de la guerre commises par les autorités bulgares et de faire des recherches concernant les ressortissants alliés et associés non rapatriés.

Les gouvernements alliés et associés, reconnaissant que les ressources de la Bulgarie ne sont pas suffisantes pour leur assurer des réparations adéquates, consentent à accepter de la Bulgarie les réparations qu'elle peut fournir, et en fixent le montant à la somme de 2.250.000.000 (deux milliards et quart) de francs or. Cette somme devra être versée avant le 1<sup>er</sup> janvier 1958.

En somme la Bulgarie, qui méritait un châtiment exemplaire, se tire de l'affaire à bon compte ; le traité mécontente tous ses voisins : il ne satisfait qu'elle, car elle devait logiquement s'attendre à un traitement exceptionnellement dur et elle est traitée presque avec faveur.

En France, nous n'avons pas le bonheur de pouvoir nous dire comblés par le traité de paix : il était encore, le 27, en discussion devant la Chambre, et continuait à être l'objet de critiques amères. A peu près tout ce qu'ont pu dire nos parlementaires là-dessus aboutit à cette conclusion formulée par M. Louis Marin après un examen très serré de tous les articles :

« La nation s'inquiète d'avoir une paix qui est au-dessous de sa vic-

toire ; une paix au-dessous des promesses qui lui ont été faites, au-dessous de ses mérites et de ses efforts ; une paix qui n'apporte même pas la justice distributive entre les alliés vis-à-vis des ennemis. »

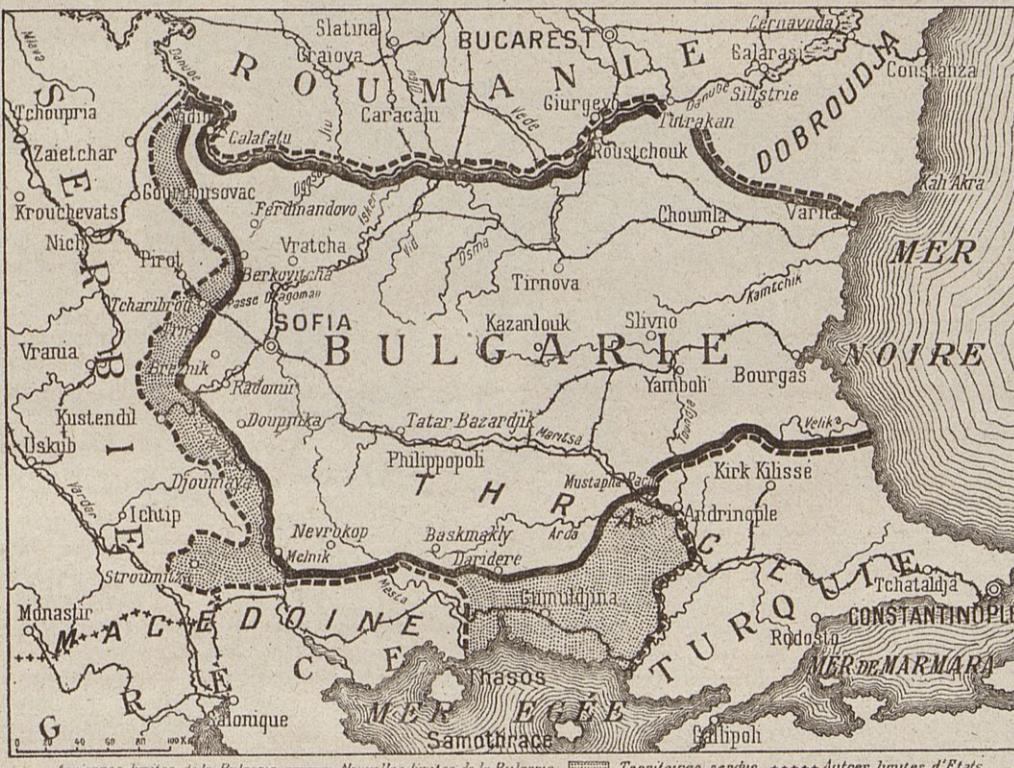
Il aurait pu ajouter : et qui ne lui donne qu'une sécurité relative.

Aux Etats-Unis on était, le 27 septembre, encore moins avancé que chez nous au point de vue de la ratification. La discussion du traité y causait une telle agitation, qu'après l'avoir espéré qu'il serait finalement adopté dans son ensemble, on pouvait se demander si la ratification n'allait pas s'accompagner de réserves qui remettreient son existence même en question. Sur 95 membres dont se compose le Sénat américain, 49 sont républicains et 46 démocrates.

Parmi les premiers 29 sont nettement opposés à la ratification sans conditions et quelques-uns des 20 autres, tout en paraissant mieux disposés, n'approuvent cependant pas tout à fait l'acte dressé par la Conférence : les sénateurs Borah et Lodge mènent l'opposition.

Les seconds, conduits par le sénateur Hitchcock, « marchent » avec le président Wilson, mais ils ne sont que 46 et, pour que la ratification soit prononcée, il faut qu'elle soit votée par au moins les deux tiers de l'assemblée. Les obligations auxquelles s'exposerait l'Amérique en adhérant à la Société des Nations sont le principal objet des critiques des républicains, mais il y en a bien d'autres ; en effet, ce parti ne ratifierait le traité qu'après l'avoir corrigé par 45 amendements et 4 réserves ce qui le rendrait en fait inapplicable entre les alliés et les Etats-Unis. Cependant M. Clemenceau, dans le discours qu'il a prononcé à la Chambre le 25, a déclaré qu'il comptait d'une manière ferme sur l'adoption du traité par l'assemblée de Washington. On ne devait être fixé sur cette situation difficile que par les séances du 30 septembre et du 1<sup>er</sup> octobre.

On voit enfin, chez nous, le tourisme entrer dans la phase de l'organisation. Les Fédérations de Syndicats d'initiative de France et des colonies viennent de tenir leurs premières assises provinciales à Besançon. Ces fédérations ont été créées



LA BULGARIE APRÈS LE TRAITÉ DE PAIX.

en principe en novembre 1916, sur l'initiative du Touring-Club de France et de l'Office national du Tourisme, dans le but de coordonner les efforts de nos 500 syndicats touristiques : elles doivent se réunir annuellement. Les principales personnalités du tourisme figuraient à cette première assemblée. De nombreuses questions ont été débattues.

Parmi celles sur lesquelles le congrès a émis des voeux et pris des résolutions signalons : les relations entre les fédérations, l'organisation d'une large publicité en commun à l'étranger, consistant principalement dans la publication de brochures illustrées, ayant pour but de faire connaître par l'image notre pays et de livrets-guides d'un format et d'une couleur (bleue) unifiés, destinés à faire échec au Baedeker.

Ensuite, une étude minutieuse du problème de l'hôtellerie et de celui des moyens de transport : chemins de fer, routes, etc.

Une importance particulière fut donnée à la *taxe de séjour obligatoire* qui vient d'être votée par le Sénat et dont un certain pourcentage, attribué à l'Office national du Tourisme, sera employé en partie à créer le fonds de garantie nécessaire à la future Banque de Crédit hôtelier, qui apparaît comme la condition capitale de notre avenir touristique. On peut espérer voir cette banque se constituer bientôt. Cette assemblée, véritable Parlement du tourisme français, marque un précieux effort d'union et souligne les résultats obtenus en quelques mois en vue de l'organisation méthodique d'une industrie trop négligée avant la guerre et dont le pays peut attendre une amélioration sensible et rapide de sa situation économique.

Les grèves continuent à troubler la vie économique chez nous et à l'étranger. En Angleterre, les cheminots ont cessé le travail sur les principales lignes le 27 septembre : en quelques heures il y eut 564.000 grévistes. On prévoyait que le mouvement allait s'étendre à tous les moyens de transport et englober les mineurs.

## LES BÉDOUINS DE SYRIE ALLIÉS DE LA FRANCE

**L**ORSQUE, en 1798, les Français s'emparèrent de Malte, il y avait dans l'île un gentilhomme piémontais qui s'appelait M. Lascaris de Vintimille : il avait 24 ans, il venait d'être reçu chevalier profès de l'Ordre. Lascaris, ayant eu l'occasion d'approcher Bonaparte, devina peut-être les hautes destinées auxquelles était appelé le jeune général. Il obtint la faveur de l'accompagner en Egypte, s'attacha à sa fortune et devint un des familiers de celui dont le génie l'avait entièrement conquis.

Après la rupture de la paix d'Amiens, Bonaparte fit part à Lascaris de son projet d'aller, en passant par l'Asie, attaquer l'Angleterre jusque dans l'Inde ; il le chargea de recueillir sur place toutes les informations intéressantes ce projet : Lascaris était alors âgé de 29 ans.

Dûment accrédité et suffisamment muni d'argent, le chevalier de Malte s'embarqua pour la Syrie et alla se fixer à Alep. Pour remplir la mission dont il était chargé, la connaissance approfondie de l'arabe lui était indispensable. Il fut heureux de rencontrer dans une maison amie un jeune commerçant arabe de Syrie dont toute la fortune venait d'être capturée, avec le vaisseau qui la portait, par une frégate anglaise et qui, de ce fait, était ruiné : Fatalla Sayeghir, tel était son nom, était âgé de 18 ans. Lascaris comprit après quelques conversations que le jeune Syrien pouvait être pour lui un précieux auxiliaire : des relations amicales s'établirent entre eux ; Fatalla consentit à apprendre sa langue à son nouvel ami.

Mais M. Lascaris n'attendait pas de posséder à fond l'arabe pour se documenter. Or, bien qu'il prit ses renseignements avec toute la circonspection possible, la curiosité qu'il montrait au sujet des us et coutumes arabes, l'intérêt qu'il prenait à la conversation des nomades de passage dans la ville, finirent par alarmer les gens d'Alep. Voyant qu'il devenait suspect, il prit le parti de s'éloigner au plus vite sous le prétexte d'aller commercer avec les habitants du désert.

Le Levant a toujours été le paradis du commerce : personne ne fut étonné de voir un gentilhomme s'en aller traîquer par monts et par vaux. Fatalla Sayeghir accompagna volontiers son élève ; leur pacotille se composait d'objets de parure, d'épices, de drogues : il y en avait pour 2.000 talaris. Le Franc ayant adopté le costume local et laissé pousser sa barbe, avait l'air d'un véritable colporteur : il prit le nom de Cheik Ibrahim el Cabressi (le Chypriote) ; quant à Fatalla, il devint Abdallah el Kratib (Abdallah l'écrivain).

Ainsi camouflés, en février 1810, ils quittèrent Alep avec une caravane : leur première étape les porta à dix-huit heures de là, loin de toute civilisation, à Nuarat el Mahram.

C'est en cet endroit que devait réellement commencer le voyage projeté par Lascaris. Pendant quelques semaines nos faux colporteurs parcoururent les villages, déballant là et là leur pacotille : ils vendaient plus souvent à perte qu'avec bénéfice. Fatalla observait que son patron s'attachait beaucoup plus à bavarder des choses du désert avec les gens, qu'à leur vanter ses marchandises. Leur voyage, du reste, fut traversé par maints incidents. Un peu plus tard, ayant franchi la zone des habitations sédentaires, c'est en plein monde nomade qu'ils vécurent, flânant parmi les tribus, restant des semaines chez l'une ou chez l'autre, les suivant dans leurs déplacements, prenant part à leurs conseils. Plus d'une année s'écoula ainsi.

Lascaris parlait parfaitement l'arabe ; quant à Fatalla, il s'était si activement documenté qu'il connaissait les noms de tous les cheiks et le dénombrement de toutes les tribus qui erraient entre la Syrie et l'Euphrate. Le désert était couvert de tribus : il y en avait de considérables ; celles qui comptaient 5.000 à 6.000 tentes étaient nombreuses : beaucoup en comptaient 10.000 à 12.000 ; il y en avait une qui était formée de 30.000 tentes. Tout ce monde menait la vie pastorale, ou convoyait moyennant finance les grandes caravanes de commerce et de pèlerinage. Pour occuper leurs loisirs, les tribus étaient presque continuellement en guerre les unes contre les autres, ou contre les Turcs, les Wahabites, les Persans. Fatalla savait tout cela, mais il ne savait toujours pas à quoi rimait cette documentation minutieuse et précise qu'il recueillait. Sur l'ordre de Lascaris il tenait régulièrement un « journal de route » où ces renseignements et les choses qui leur arrivaient étaient consignés. Enfin le jour vint où Lascaris se confia complètement à son jeune ami, dont il avait du reste apprécié les qualités, l'intelligence et le dévouement.

Voilà : le commerce n'était qu'un prétexte pour cacher une mission qu'il avait reçue à Paris. Ses instructions lui enjoignaient : de se rendre à Alep, de chercher là un Arabe dévoué et de se l'attacher comme drogman, de se perfectionner dans l'usage de l'arabe, d'aller observer la région de Palmyre, de pénétrer chez les Bédouins, de connaître leurs chefs et de gagner leur amitié, de leur faire rompre tout pacte avec les Turcs, de reconnaître tout le désert : haltes, points d'eau, lieux de pâtures, jusqu'aux frontières de l'Inde ; enfin, de rentrer en France sans avoir été reconnu et sans avoir éveillé les soupçons de personne.

Il est impossible de rapporter ici toutes les aventures qui arrivèrent à nos voyageurs au pays des Bédouins. On en trouvera le détail dans le

« Récit de Fatalla Sayeghir » publié par Lamartine. C'est une lecture, soit dit en passant, qui intéressera vivement tous les amateurs de chevaux, car il y est à toute page question de ces nobles compagnons des nomades, de leurs prouesses, des soins qu'on leur donne, de l'affection touchante qu'ils ont pour leurs maîtres et que leurs maîtres ont pour eux. On y verra aussi, souvent répétés, les noms de Homs, de Lâma, dont on s'occupe fort en ce moment. Signalons en outre qu'à l'époque dont il s'agit (en 1810) il n'y avait, d'après ce récit, à Damas qu'un seul Français, lequel était médecin. Lascaris et Fatalla purent, après bien des péripéties, arriver jusqu'au plus grand chef du désert, Ibn Châllam el Drayhy, le destructeur des Turcs, dont la plupart des autres chefs reconnaissaient la suzeraineté, au moment où celui-ci allait engager une grande guerre contre les Turcs et les tribus qui leur étaient inféodées. Ce El Drayhy était un homme redouté, qui voulait tout soumettre à sa domination. Il faut remarquer que nos voyageurs, chrétiens tous les deux, ne furent jamais contrariés en rien à cause de leur religion, qu'ils ne cachaient nullement. Ceux qui nous racontent aujourd'hui que le fanatisme musulman couve en Syrie au profit du roi du Hedjaz cherchent, révérence parler, à nous « bourrer le crâne ». Le Bédouin n'a de musulman que certaines expressions, certaines attitudes, auxquelles il s'est habitué en convoyant les pèlerins et au besoin en les pillant. Ecoutez Fatalla Sayeghir :

« Les Bédouins ne comprennent rien aux différences de religion et ne souffrent pas volontiers qu'on leur en parle. Ils sont déistes, invoquent la protection de Dieu dans toutes les circonstances de la vie, et lui attribuent leurs succès ou leurs revers avec une humble soumission ; mais ils n'ont aucune cérémonie de culte obligatoire et ne se prononcent pas entre les sectes d'Omar et d'Ali, qui divisent les Orientaux. Tous les hommes sont les créatures de Dieu et sont égaux devant lui : on ne doit pas s'informer quelle est la croyance d'autrui. »

Les Bédouins n'ont pas changé.

Il n'y a de fanatiques dans cette contrée — exception faite des Sunnites — que les Wahabites du Nedjed, un pays où notre directeur national des tabacs serait à son affaire, car il y est expressément défendu de fumer, comme d'ailleurs de se livrer à n'importe quel autre plaisir ; la piété devant suffire à remplir la vie. Fanatiques, ceux-là le sont tout à fait. A l'époque, leur émir Ibn Sihoud venait de piller La Mecque et de dépouiller de ses trésors le tombeau du Prophète. Il aspirait, lui aussi, à subjuguer complètement le monde nomade. Il connaissait déjà les hauts faits de Napoléon, qu'on appelait au désert « le père du feu », et pour lequel il

professait une admiration sans bornes. Notre Fatalla, à l'instigation de son patron, pénétra chez ce potentat et y amena El Drayhy.

L'émir commença par les menacer de leur faire couper la tête, discuta avec le Syrien à propos de sa religion, et finalement se réconcilia avec El Drayhy avec lequel il finit par entrer dans la ligue que Lascaris travaillait à former entre tous les grands chefs du désert qui, ensemble, disposaient de plus de trois millions et demi de combattants.

Ces princes se rendaient parfaitement compte du but que poursuivait Lascaris, et qu'il résumait ainsi : « Nous voulons frayer un passage, des côtes de Syrie aux frontières de l'Inde, à une armée de cent mille hommes sous la conduite d'un puissant conquérant, lequel voudra affranchir le pays du joug des Turcs, rendre aux Bédouins la souveraineté sur tout le désert et leur ouvrir les trésors de l'Inde. »

Comment se termina la carrière de Lascaris ? Au cours de longues et pénibles pérégrinations, il avait reconnu complètement la contrée, de la Syrie jusqu'à Bagdad : il possédait tous les renseignements nécessaires sur les tribus qui la parcouraient ; il avait fait avec presque tous les chefs de véritables traités qui les liaient à lui et qui les liaient entre eux. Sa mission était heureusement remplie : Napoléon pouvait venir en recueillir les fruits. Lascaris dit au revoir aux nomades et se mit en route pour Constantinople où il allait rendre compte de son mandat à l'ambassadeur de France. La peste l'y avait devancé : on l'envoya dans une quarantaine où il passa trois mois. C'est là que lui parvint, comme l'écho d'une catastrophe lointaine, la nouvelle du désastre de Moscou et de la retraite à travers les neiges de l'armée française. Cela réduisait à néant ses espérances et ruinait les projets de l'Empereur. Il voulut gagner la Syrie : il fit naufrage à Chio. Il passa en Egypte, y tomba malade et mourut, dénué de tout et abandonné. Comme il y était venu avec un passeport anglais, le consul d'Angleterre mit la main sur ses papiers, sur son rapport : il est facile de comprendre pourquoi on n'en entendit plus parler.

Des années après, sur la fin de son voyage en Orient, Lamartine entendit parler de Fatalla Sayeghir, que la vie errante n'avait pas enrichi et qui végétait à Latakia. Il fit acheter pour deux mille piastres le manuscrit du Syrien, que traduisit un drogman du consulat d'Alep. Ce journal de route devint, en 1844, la propriété de notre Bibliothèque Nationale. Quant à Fatalla, il vint en France, où il fut l'hôte de Lamartine, qui réussit à le faire nommer notre agent consulaire à Latakia où il mourut.

PAUL HERFORT.



UN GROUPE DE CHAMELIERS D'ALEP.

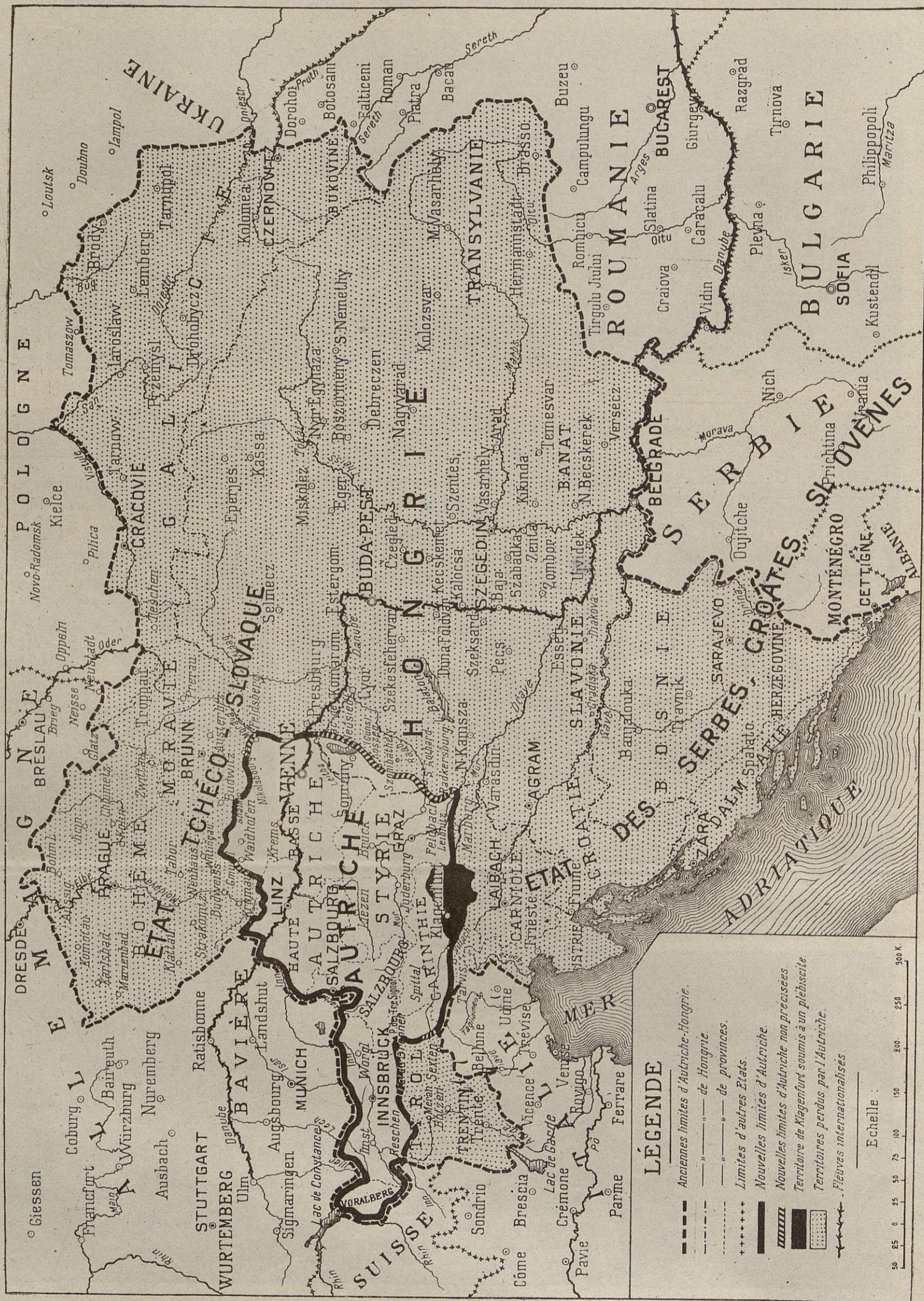
M. ET M<sup>me</sup> POINCARÉ A TRAVERS LA LORRAINE

Vue du cimetière de La Vaux-Racine à Saint-Mihiel, où l'on a réuni les corps de 800 combattants.



M. Poincaré s'est rendu en Lorraine pour remettre à différentes villes les distinctions que leur a conférées le gouvernement. A gauche, le Président visite le cimetière de Saint-Mihiel, et M<sup>me</sup> Poincaré scelle la première pierre du monument de Reconnaissance à l'armée américaine. A droite, deux fillettes à Briey disent à M. Poincaré un compliment de bienvenue; au-dessous, et dans le médaillon, M. et M<sup>me</sup> Poincaré visitent les ruines de leur villa de Sampigny.

## CE QUE LE TRAITÉ DE PAIX FAIT DE L'AUTRICHE

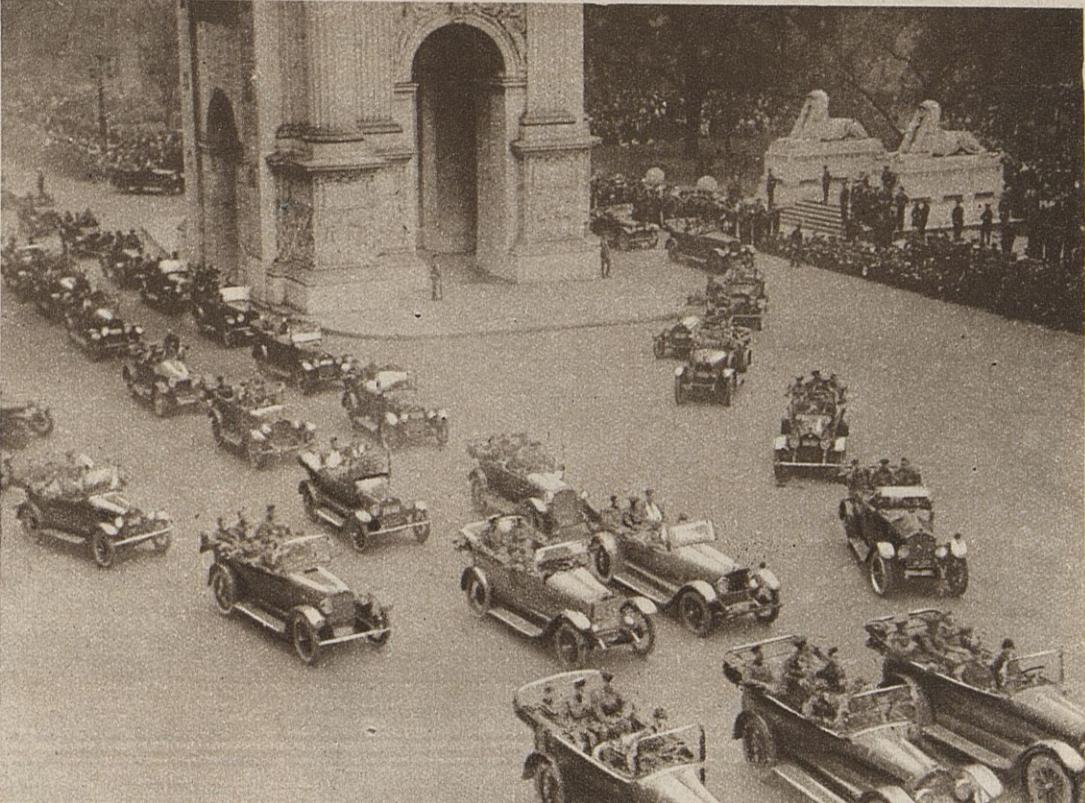


L'empire des Habsbourg qui s'était peu à peu constitué en englobant tant de nations différentes disparaît de la scène du monde. Il n'y aura plus désormais qu'une petite Autriche peuplée de quelque huit millions d'habitants.

## PARADES MILITAIRES ET GRÈVES EN AMÉRIQUE



Le cardinal Mercier et M. Bran Witlock assistent au défilé des troupes



L'Amérique a reçu avec de grands honneurs ses soldats rentrant d'Europe. A New-York il y eut dans la 5<sup>e</sup> Avenue un défilé auquel prit part le général Pershing à la tête de la 1<sup>re</sup> division ; c'est lui que l'on voit ici, saluant au passage le ministre Baker. A gauche, c'est le ténor Caruso pris en instantané au moment où lui-même photographiait le général.

Les mutilés de la division défilèrent aussi dans de nombreuses automobiles.



Les grèves se succèdent en Amérique sans améliorer la situation de ceux qui les font. La plus originale fut, sans contredit, celle des policiers ; pendant qu'ils se croisaient les bras, la troupe, comme on le voit à gauche, était appelée à contenir les manifestations d'une autre corporation. A droite, ce sont les étudiants de l'université d'Harvard qui se substituèrent de leur propre autorité à la police en grève, à Boston, pour assurer l'ordre dans la ville.

# L'EXPOSITION DES ŒUVRES DES ARTISTES



ANDRÉ MARTIN-GAUTHERAU : *En marche.*



RICARDO FLORÈS : *L'Echangé.*



PIERRE GOURDAULT : *Promenade sur la plage.*



A gauche, MARC LERICHE : *Buste de Mme H. S...*  
A droite, LÉON DUFRÈNE : *Tendresse fraternelle.*

La France victorieuse s'occupe, à l'heure actuelle, de panser ses blessures. Parmi celles-ci, il en est une d'où s'est échappé un sang des plus précieux. Nous voulons parler des artistes tombés au champ d'Honneur, de tous ceux qui contribuaient à la gloire de nos salons annuels, à la richesse de notre art contemporain. Août 1914 ! Le vocin d'alarme retentit par tout le pays. Nos artistes laissent là l'œuvre bauchée et prennent les armes. Côte à côté avec toute notre jeunesse éroïque, ils défendent cette terre des ancêtres dont, en leurs œuvres, ils avaient célébré la beauté... Or, voici maintenant l'affreux bilan et la brutalité des chiffres : 337 artistes, créateurs en possession de tous leurs moyens, sont morts pour la France.

La valeur de ces pertes est généralement ignorée du grand public. Alors que des écrivains tombés pour leur pays, Charles Péguy, Jean Sichar, Alain-Fournier, d'autres encore, étaient commémorés ainsi qu'il convenait, la plupart de nos artistes ont été tués en de valeureuses circonstances sans que leur mort éveillât autre chose qu'un vague « écho » dans un journal quotidien. Afin de donner à nos artistes héroïques cette commémoration qui leur est due, la société l'*Entr'aide artistique française*, dont l'œuvre a été si utile pendant la guerre, organise au *Salon d'Automne*, avec le concours des grandes sociétés artistiques, une Exposition des œuvres des artistes morts pour la patrie. Cette exposition comprendra des œuvres de peinture, sculpture, architecture et art décoratif. Elle sera inaugurée le 1<sup>er</sup> novembre prochain au Grand Palais.

Il faut bien le répéter : les pertes sont très lourdes et — comme nous sommes ici dans le domaine intellectuel — elles sont irréparables. Celles qui concernent la peinture sont les plus nombreuses.

Voici d'abord Pierre Gourdault. Le 28 décembre 1914, près de Roclincourt, il fut atteint à la tête par un éclat d'obus et mourut après avoir connu, durant quelques jours, cette suprême douleur, pour un peintre, d'être aveugle. Il était âgé de trente-quatre ans.

Gourdault avait déjà acquis la notoriété. Deux fois logiste pour le prix de Rome, mis hors concours en 1904 avec son *Campement dans la montagne la nuit*, admiré grandement à l'occasion de son *Enterrement dans les Deux-Sèvres* en 1910, il s'était vu attribuer le prix national du Salon, en 1912, pour sa *Promenade sur la plage*. C'était un artiste éprix de modernité et qui, malgré sa jeunesse, laisse derrière lui une œuvre importante. Pendant deux années laborieuses, ayant la guerre, il eut son atelier à Tunis. Gourdault avait été attiré par la lumière de l'Afrique. Il y a, datant de cette période, de nombreuses toiles où s'affirme la plus belle turbulence de tons. En regardant ces œuvres d'un coloriste audacieux, on songe au Delacroix de la *Noce juive*. Mais cette comparaison illustre le peu pas à la mémoire de Pierre Gourdault. La *Caravane dans l'oued de Gafsa*, les *Oliviers à Sidi-bou-Saïb*, les *Cavaliers arabes*, attestent qu'il posséda plus qu'un grand talent — qu'il fut un maître.

Ricardo-Florès, qui disparut vers la fin de la guerre, s'était fait connaître par de nombreux dessins épars dans les journaux illustrés, croquis du Paris populaire, silhouettes de gueux, paysages râpés et dérisoires des « fortifs ». Au cours des années tragiques l'artiste avait élargi sa manière et nous a donné, sans doute, toute sa mesure. Regardant autour de lui, dans son milieu nouveau, il avait dessiné notre poilu — le « pèpère », le « biffin » — familièrement, sans apprêts, dans sa réalité journalière. Il le montrait tel qu'il a été : grognant et rieur, blagueur et enthousiaste. Puis, c'est l'ennemi prisonnier qu'il avait campé aussi d'inoubliable façon, l'ennemi vêtu de « feldgrau » et coiffé du calot. Tout cela avec l'appui d'une légende incisive. Ricardo-Florès a véritablement écrit par l'image l'histoire anecdotique de la grande guerre.

Dans les pertes subies par la peinture, il nous faut compter encore celle de l'excellent artiste Abel Truchet, qui s'était fait une renommée en peignant la vie de Montmartre. Il avait su rendre, par-dessus tout, le tumulte bariolé des fêtes foraines dans ce quartier classique de la gaîté. Abel Truchet possédait une habileté de facture remarquable.

## ARTISTES MORTS POUR LA PATRIE

EUGÈNE LEMERCIER : *Portrait de Mme M...*

Voici maintenant, autre peintre, autre deuil émouvant, André Martin-Gautherau. Blessé de façon dangereuse en 1916 dans l'Argonne et pouvant, dès lors, se dispenser de retourner au front à cause d'une claudication persistante, il voulut reprendre quand même un commandement lors de la suprême ruée allemande de 1918. C'est près de Fère-en-Tardenois, à la tête de sa compagnie, qu'il trouva une mort valeureuse de soldat. On était aux plus mauvais jours de la fin du mois de mai. Dans une période difficile de la bataille, il écrivait un rapport destiné à son colonel quand une mitrailleuse invisible envoia une volée de balles qui couchèrent l'artiste pour le grand repos. Martin-Gautherau n'avait pas encore atteint sa trente-cinquième année. Comme s'il pressentait la mêlée prochaine, il avait été hanté, depuis le début de sa carrière artistique, par la vie du soldat qu'il avait observée dans le rang, à la caserne, en manœuvres. *Le beau dimanche*, *En marche*, comptent parmi ses meilleures toiles. Martin-Gautherau s'y montre un peintre de premier ordre, au dessin précis et scrupuleux, au coloris puissant. Il fut également un peintre d'histoire savant et visionnaire, ainsi qu'en témoigne sa *Marche de l'assaut* qui est depuis 1908 au musée de Bayonne.

Raymond Glaize, tombé tout au début de la guerre, avait exposé des toiles où s'affirmait le plus haut idéalisme : les *Ondines*, l'*Ermitage* et surtout un poétique *Calvaire d'Ouessant*.

Et c'est encore Pierre Delaunay, tué le 7 juin 1915, qui nous avait rapporté de Rome des œuvres qui montrent toute sa valeur et sa probité d'artiste. En 1915, également, le remarquable dessinateur de Losques trouvait la mort comme aviateur. Maurice Berthon, un peintre des mieux doués, deux fois logiste pour le concours de Rome, succombait à vingt-six ans.

Eugène Lemercier, disparu dès les premières batailles, avait exposé en 1914 une *Contemplation*, qui est une œuvre remarquable. Gabriel Deluc avait été aussi un peintre du talent le plus rare. Une des dernières victimes de la guerre, Alfred Plauzeau, mourut à quarante-quatre ans.

Il y a Maurice Develay, tué à Maucourt le 30 août 1916, dessinateur et peintre. Develay fut au front l'illustrateur de la première série de l'*Argonaute*, journal de tranchées. Il y a Robert Besnard, fils de l'illustre peintre. Voici Charles Heyman, petit-fils de Millet ; André Gabriel-Ferrier, fils du peintre, et Marius Laithier, tombé à Bouchavesnes en 1916, à l'âge de vingt-deux ans. Nommons encore René Bouffanais et Jean Hillemacher, tous deux récompensés au concours de Rome ; Zigliara, Pierre Baschet, Louis Jordic, Gaston-Brun, Léon Minot, Adrien Leroy, Desvallières, Jacques Schnerb, Henri Georget, René Huet, Lucien Roustan, Nollat, Henri-Doucet, Raphaël-Jacques.

\*\*\*

Chéz les sculpteurs, la perte de Julien Lorieux est particulièrement douloureuse. Cet artiste, âgé de trente-huit ans, était déjà l'auteur d'une œuvre considérable, qui lui avait valu la notoriété. Camille Crenier, tué le 5 mars 1915, avait obtenu le Grand-Prix de Rome en 1908. Julien Ménant, qui tomba également en 1915, était un sculpteur d'un sentiment délicat. Ambrosio-Donnet avait obtenu le second Grand-Prix de Rome en 1914.

Les pertes de Marc Leriche, René Loiseau-Rousseau, Paul Ponsard, Eugène Moulin, André Patriarche, Léon Dufrêne sont douloureuses pour la statuaire. Ajoutons encore les noms de René Béclu, Exbrayat, Lucien Dopsy, Auguste-Henri Lenoir, Déchin-Géry, Louis Busson, Lehude, Paul Sartre, Félix Coustillié, Marcel Léger, Pierre de Coutouly.

\*\*\*

Les architectes ont payé également un lourd tribut à la victoire. C'est d'abord Max Doumic, frère de l'écrivain René Doumic, qui, malgré ses cinquante et un ans et sa santé chancelante, n'hésita pas à reprendre du

ALFRED PLAIZEAU : *Quelques jours après*.PIERRE DELAUNAY : *Le Temple de Vénus au Forum*.

service comme lieutenant. Il fut tué au milieu de ses hommes, le 11 novembre 1915, laissant à tous le souvenir d'un héros. Henry Robida, fils du dessinateur Robida, fut tué en 1914, dans la Meuse.

Nous ne pouvons que citer ensemble les noms de René Mirland, Grand-Prix de Rome de 1911 ; Adrien Martinaud, Georges Migeon, André Féret, René de la Bouglise, Marcel Camuzat, Georges Demasur, Edouard Deslandes, Edouard Héneux, Marcel Veyrier, Emile Toussaint.

\*\*\*

De l'amertume et de la tristesse viennent, à songer qu'il a suffi de quelques secondes, dans l'effrayer hasard des batailles, pour défaire ce chef-d'œuvre de volonté patiente qu'est la vie d'un artiste... Mais alors apparaissent la notion du devoir et la magnificence du dévouement. Il faudrait pouvoir donner ici les citations admirables que les familles conservent avec piété...

Que de noblesse et de grandeur au seuil de cette exposition où l'on a voulu rendre hommage à nos artistes héroïques, créateurs de tempéraments divers et parfois même opposés, mais tous réunis dans la même religion du Beau et la sublime égalité du sacrifice !

ROBERT BEAUFORT.



# ECHO S



## « DIS-MOI COMMENT TU FUMES... »

DIS-MOI comment tu fumes, je te dirai comment tu es...

Un psychologue vient, en effet, d'établir des règles permettant de reconstituer le caractère d'un homme d'après la manière dont il fume sa cigarette !

Voici un aperçu sommaire de ces théories :

L'homme qui fume tranquillement, par aspirations pratiquées à intervalles réguliers, est d'un naturel calme et aimable ; il peut avoir du goût pour le luxe, mais est dénué d'extravagance.

Enclin à l'extravagance, au contraire, est le fumeur qui, procédant par aspirations profondes, rejette ensuite la fumée en de larges bouffées : son idée principale est de tirer de la vie un maximum de rendement ; il est égoïste, prodigue, et peu soucieux de l'avenir.

Celui qui fume hâvement, par saccades, aspirant à intervalles irréguliers et exhalant la fumée par petits nuages, a des tendances à la nervosité ; il est très intelligent, mais d'humeur peu commode ; économique, sans être avare ; et " ce qu'il fait, il le fait bien ".

Le fumeur qui, gravement, posément, rejette la fumée par les narines, est mystérieux et dissimulé : il peut avoir des qualités de sang-froid, mais il y a chez lui un fonds de perfidie.

Arrivons enfin à l'homme qui fume sa cigarette d'un bout à l'autre sans qu'elle quitte jamais ses lèvres : celui-là est un adepte de la " vie intense " ; il travaille ou s'amuse avec passion ; mais il est, au fond, de nature sérieuse et susceptible, s'il se lance dans la bonne voie, de faire de grandes choses.

Et maintenant, chers lecteurs, à vous de vérifier, par vos observations personnelles, la justesse de ces aphorismes...

## CUIR ARTIFICIEL

PEUT-ON fabriquer un produit capable de remplacer le cuir ? Pourquoi pas ? L'art du chimiste nous donne nombre de produits qui ne le cèdent en rien à l'œuvre de la nature. Un procédé récemment proposé consiste à mélanger une matière fibreuse avec un liant de consistance gélatineuse ; puis on rend le tout insoluble par tannage et huilage, puis par l'action de la lumière ou de la chaleur, après une forte compression mécanique.

Le cuir artificiel proposé par un ingénieur suisse comporte un mélange de : eau, 4 parties en poids ; gélatine, 6 ; glycérine, 1 ; glucose, 1, auquel on ajoute une demi-partie de fibres organiques pour 5 ou 8 parties du mélange.

On a l'impression que la sauce est beaucoup plus abondante que le poisson : la proportion des fibres donnant la solidité et la résistance est faible.

## PHONÉTISME...

DÉTAIL amusant, relevé dans un joli petit coin de notre chère Alsace reconquise :

Aux abords d'un village, un restaurateur, dans une louable intention de patriotisme, a tenu à donner pour enseigne à son auberge :

*Au Drapeau Français !*

Malheureusement, il a confié le soin de réaliser cette intention à un peintre local possédant plus d'accent que de connaissance de l'orthographe. N'écoulant que son " phonétisme ", le peintre traçait bravement, sur la façade du restaurant : *Au Drabeau Français !*

Justement critiqué, l'artiste voulut faire un " rattrapage "... Et, sur l'autre façade de la maison, il inscrivit : *Au Drabeau Français !*

Il y avait progrès, et une troisième tentative eût sans doute conduit le peintre à un résultat enfin correct...

Mais, hélas ! l'auberge n'a que deux façades !



## L' " HIPPOPOTAME MARIN "

LE tank, ce moderne " cheval de Troie " qui fut un des instruments essentiels de nos victoires, aura-t-il, quelque jour, son équivalent maritime ?

C'est bien possible.

Pendant la guerre, lors Fisher, ancien ministre de la marine britannique, avait conçu une sorte de " monstre amphibie ", procédant à la fois du tank et du submersible. Il avait baptisé cet engin extraordinaire et formidable : l'hippopotame marin. Construits sur ce modèle, des bâtiments, bondés de troupes et de tout le matériel nécessaire, auraient vogué vers les côtes ennemis : là, ils se seraient échoués sur la plage, et, cessant alors d'être " navires ", se seraient mués en " tanks "...

Le projet ne fut pas adopté.

Cependant lord Fisher n'a pas renoncé à son idée, qu'il vient d'exposer à nouveau dans le *Times*.

Souhaitons qu'il n'y ait jamais lieu d'appliquer cette invention guerrière... Puisse l' " hippopotame marin " rester toujours dans le domaine de la fable !

## AU PAYS DE FRANCE

### SUS AU PARASITISME !

IL existe un petit jeu de société fort amusant, et, sous son apparence puérile, plein de portée philosophique :

Une série de personnes s'assoient à côté les unes des autres. La première chuchote rapidement une balivernes quelconque à l'oreille de son voisin avec prière d'en faire autant à l'égard de la personne suivante. Le propos court ainsi d'un bout à l'autre de la chaîne — et alors, quand on compare ce qu'étoit la phrase sous sa forme primitive à ce qu'elle est devenue dans sa forme ultime, on constate que le propos initial, fort simple, s'est mué peu à peu en quelque chose d'abracadabrant et d'énorme : il a été défiguré et grossi par les intermédiaires.

Il en va de même dans la crise de la vie chère, où se produit, pour les prix, le phénomène que nous avons signalé plus haut pour les phrases : leur grossissement progressif résulte de l'intrusion des intermédiaires. Toutes les enquêtes ont abouti à cette conclusion : les accroissements de 100 à 200 %, que subissent les prix originaires, proviennent des prélevements successifs, occultes et incontrôlables, d'intermédiaires multiples, qui pullulent...

Il apparaît donc qu'une mesure s'impose : la limitation, dûment contrôlée, de ces coûteux " parasites ".

Un de nos judicieux confrères propose à cet effet une méthode dont voici les traits essentiels :

1<sup>o</sup> Faire déterminer par les chambres de commerce, les syndicats de producteurs, de fabricants, les groupements professionnels, le nombre approximatif d'intermédiaires agréés, patentés, soumis à un contrôle régulier, nantis de véritables charges, astreints à tenir une comptabilité commerciale, dont le nombre ne pourrait être augmenté qu'avec l'accord et par décision du Conseil économique récemment créé ou d'un organé analogue ;

2<sup>o</sup> Considérer comme délit toute vente fictive ou réelle, toute transaction d'ordre, toute cession de marchandise interposée, faite par un intermédiaire non inscrit comme commissionnaire, soit par assimilation aux dispositions de l'article 10 de la loi du 20 avril 1916 sur la spéculation illicite, soit par extension des textes réprimant déjà les rémunérations d'employés ou de fonctionnaires...

Tel serait le programme à suivre pour assurer l'élimination du " parasitisme " : commerçants aussi bien qu'acheteurs, tout le monde y applaudirait.

\*\*\*

## LA CONSERVATION DU CHARBON SOUS L'EAU

DE plus en plus on se met, en Amérique, à conserver le charbon sous l'eau. Dans l'Illinois on a établi un dépôt pouvant contenir 250.000 tonnes environ. Ce dépôt est une ancienne carrière abandonnée qu'on a aménagée et qui reçoit son eau de sources voisines. Ce dépôt reçoit surtout du petit charbon et du poudrier. Pour vider les wagons dans le réservoir, on les arrose vigoureusement : le charbon s'écoule avec l'eau et tombe dans le réservoir.

Une pompe située près du point où tombe le charbon se charge de le répartir dans l'ensemble du réservoir.

Pour extraire le charbon, on fait usage de pompes qui ramènent un mélange d'eau et de charbon qu'on vide dans un puits d'où le ramènent des seaux à parois perforées. Tout charbon ayant moins de 8 centimètres peut être manié de la sorte. En huit heures on peut introduire 2.000 tonnes et en retirer 1.500.

## " JEAN BON " ... DE MAYENCE

OMBRE de Français qui vont visiter Mayence s'y rendent au cimetière pour saluer la tombe de Jean Bon Saint-André.

Jean Bon Saint-André, en effet, mort à Mayence en 1813, fut le préfet français de cette ville, sous le premier Empire.

Il paraît même que Napoléon s'amusa beau-coup à la pensée qu'un " Jean Bon " se trouvait tout à fait à sa place... à Mayence !

Ce qui prouve que le grand homme daignait ne pas être insensible aux joies modestes du calembour...

## OUVRONS L'OEIL !

ON a baptisé la paix actuelle une " paix de vigilance ".

Ayons donc l'œil sur les faits et gestes de l'Allemagne, et notons que, pour remédier à la privation de combustible dont souffrent les villages de la banlieue de Berlin, les mineurs de Bernbourg ont offert spontanément de travailler le dimanche — tandis que les mineurs du Wurtemberg, pour combattre également la crise du charbon, ont proposé d'eux-mêmes dix heures de travail supplémentaire par semaine...

## PENSÉES DE LA SEMAINE

### LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

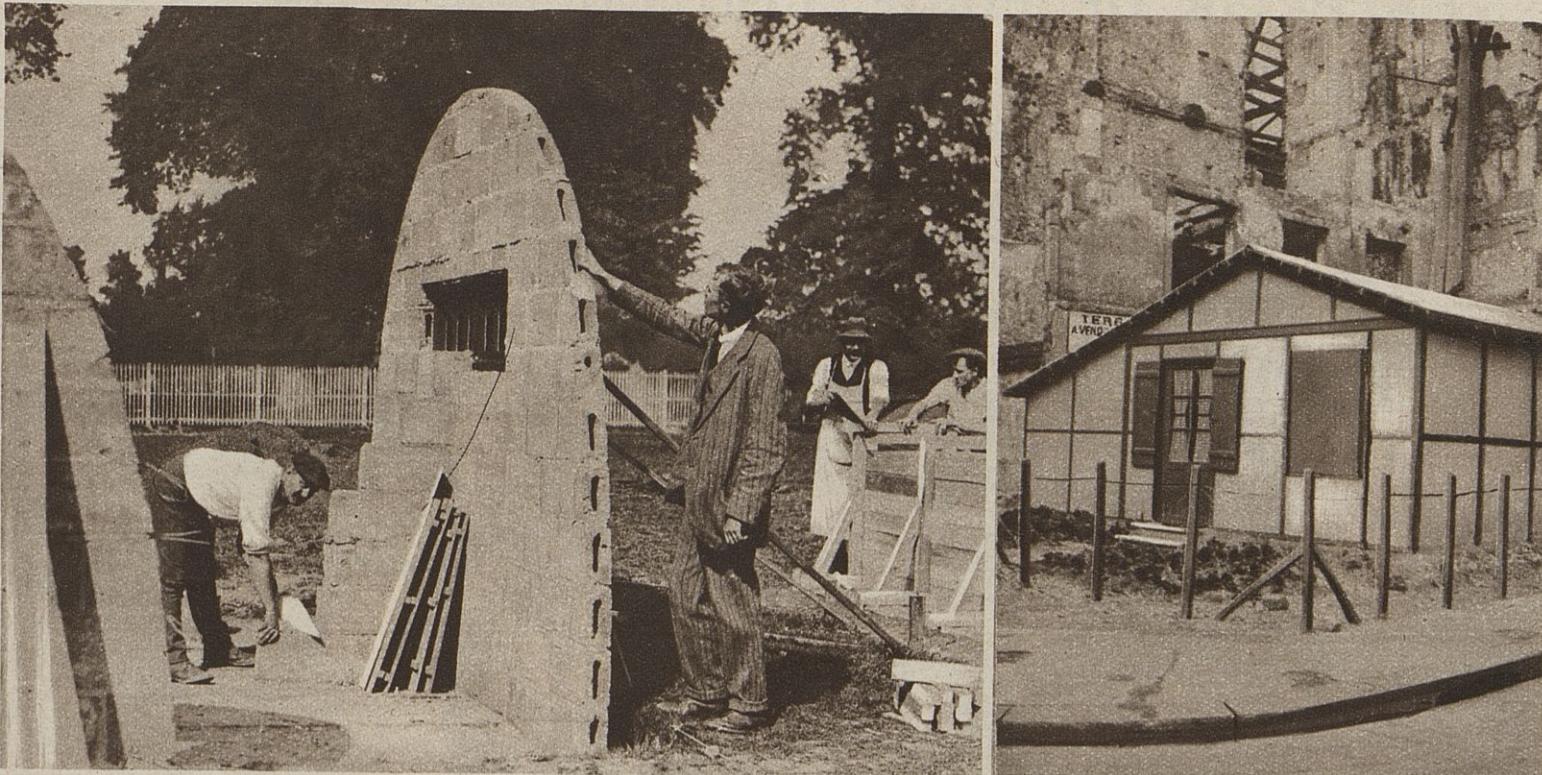
— La pensée des techniciens est aussi indispensable que les muscles des ouvriers pour tout effort de production.

M. JOUHAUX, au Congrès de Lyon.

— Nous avons subi à l'ouest de terribles amputations ; de ce côté-là, notre marche est arrêtée pour longtemps. On nous a dépoilés de toutes nos colonies. Et pourtant l'Allemagne existe ; il y a encore plus de 60 millions d'Allemands qui veulent vivre. C'est à l'est que nous trouverons des possibilités nouvelles et des compensations pour les pertes subies. Nos soldats sont établis en Lettonie et en Courlande : il n'y a pas de gouvernement capable de les en chasser. Les Allemands sont moins nombreux, mais il y en a en Estonie et Lithuanie. Notre rôle est de coloniser ces Etats limitrophes, d'y établir des bases d'opération pour partir de là à la conquête pacifique d'une partie de la Russie. PUISQU'ON NOUS A FERMÉ LE RESTE DU MONDE, NOUS COLONISERONS EN EUROPE.

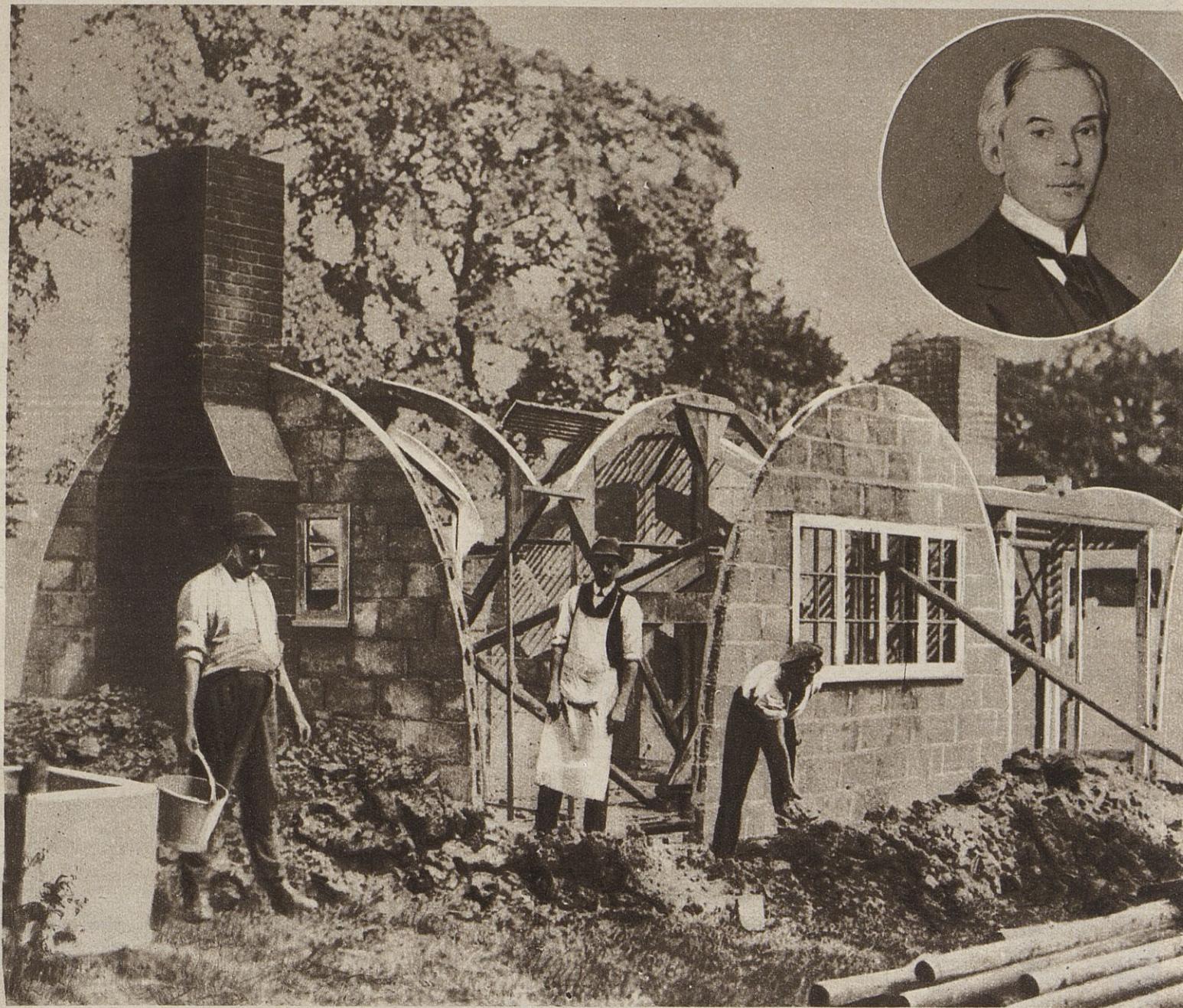
(Déclarations d'un officier allemand, au sujet de l'occupation des provinces baltiques.)

## DES SOLUTIONS DE LA CRISE DU LOGEMENT



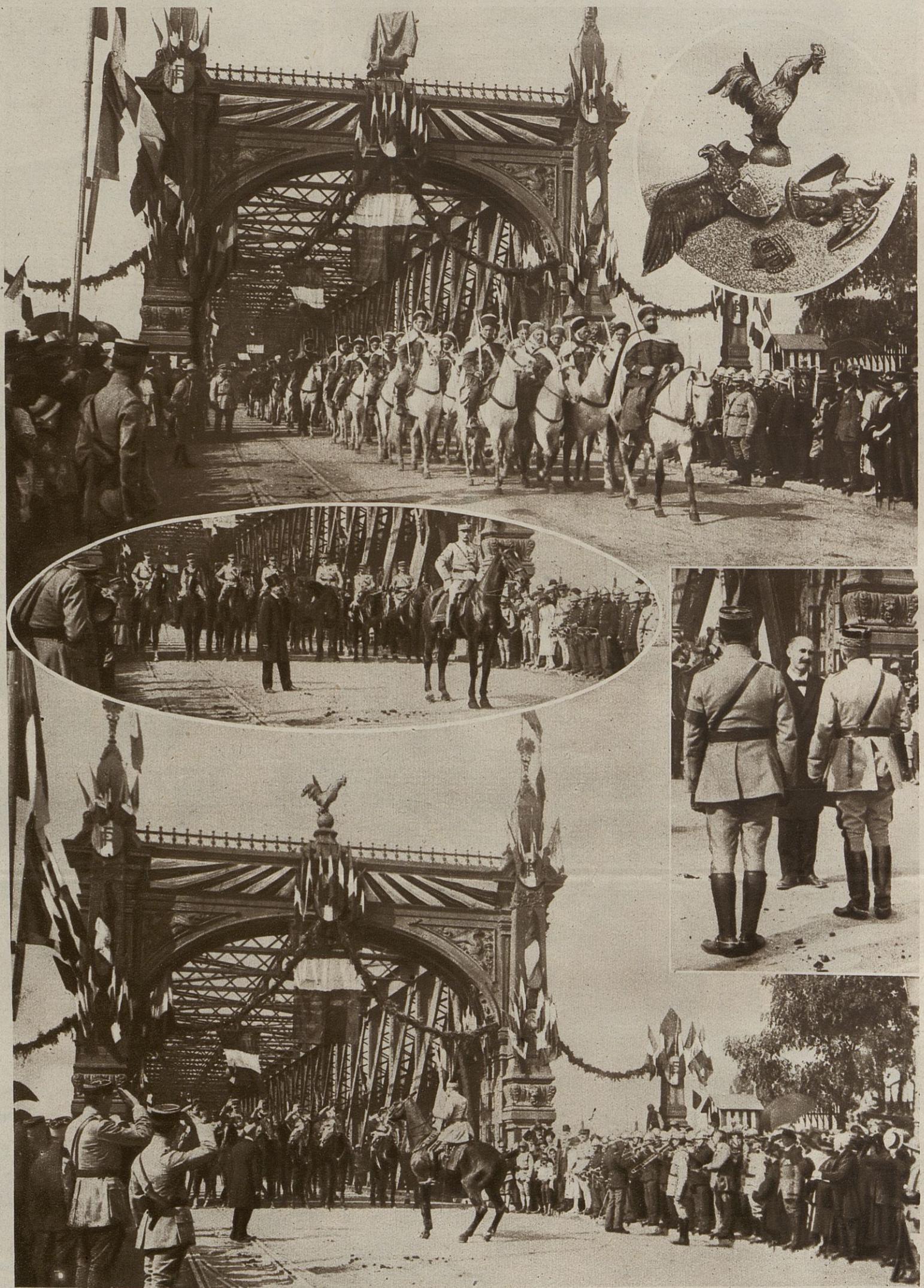
Détail de la construction de l'habitation en ciment que l'on édifie à Ruislip. Les diverses pièces, ayant les dimensions voulues, en sont moulées à l'avance ; il n'y a qu'à les monter suivant un plan.

En plein Paris, rue de l'Eperon, un propriétaire a utilisé un terrain vague en y faisant construire cette maisonnette en agglomérés.



M. Addison, ministre de la salubrité en Angleterre, encourage, par tous les moyens, la construction d'habitations à bon marché dont la multiplicité, à l'intérieur et autour des grandes villes, aidera à résoudre la crise du logement qui sévit là-bas aussi. Dans la banlieue de Londres, à Ruislip, on vient de faire des essais de constructions de ce genre. Les murs se font en blocs de ciment moulés. La construction de cette maison-ci n'a demandé que quinze jours.

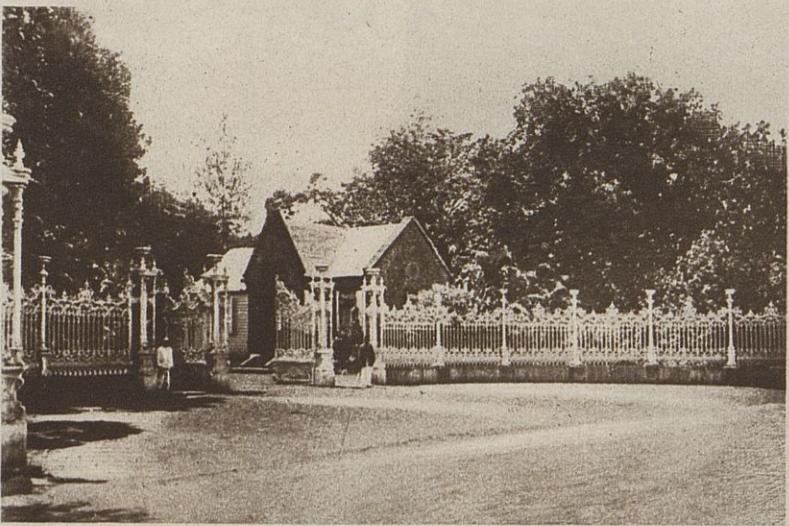
## LA PRISE DE POSSESSION DU PONT DE KEHL



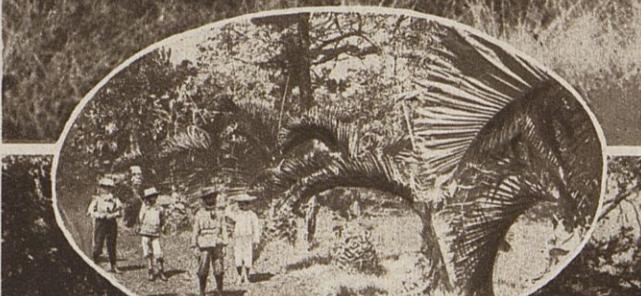
CL. M. Meys.

Le général Hirschauer, gouverneur de Strasbourg, a pris solennellement possession du pont de Kehl, à l'entrée duquel, sur la rive droite, le coq gaulois qu'on voit dans le médaillon a été érigé à la place de l'aigle des Hohenzollern. En haut de la page, ce sont les goumiers précédant l'état-major ; au-dessous, le général et l'auteur du coq, M. Schultz ; à droite, ce dernier est décoré par le général, et, ici, le général proclamant sa prise de possession au nom de la France.

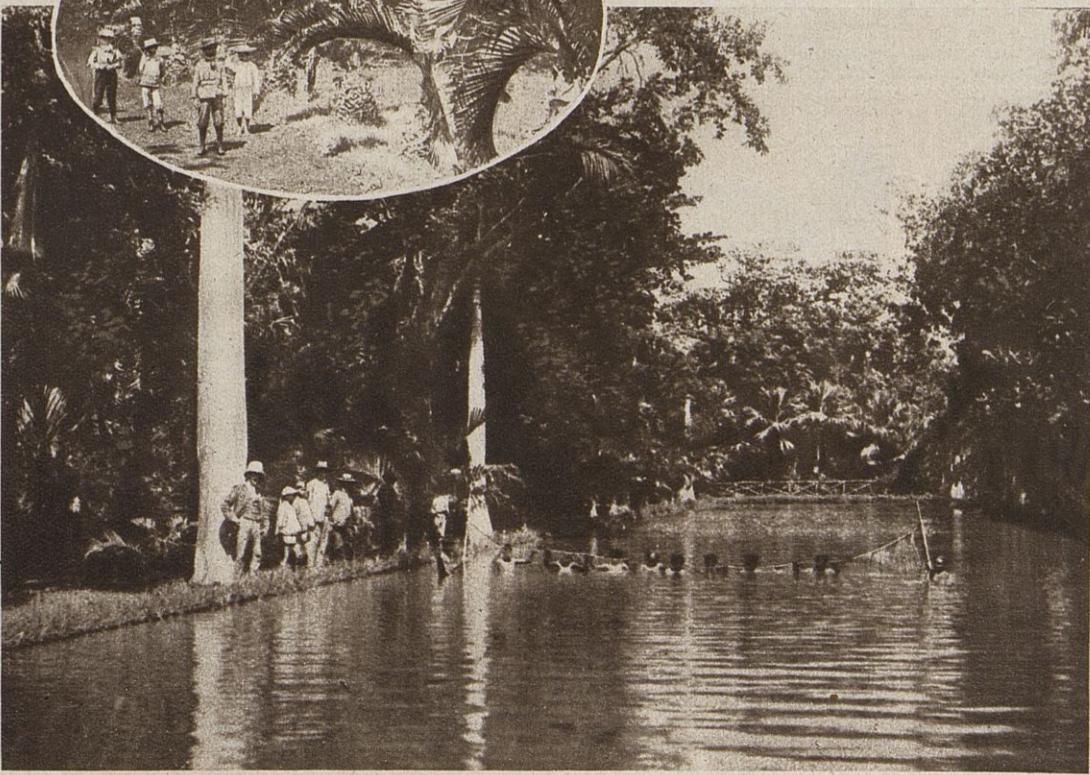
## SCÈNES ET PAYSAGES DE MAURICE, L'ILE DE FRANCE



L'entrée du « Jardin des Pamplemousses », renfermant le coin de l'île où vécurent Paul et Virginie ; à côté, une rivière.



A gauche, une chasse au cerf ; et ici, un coin de forêt, ce qu'il reste des forêts vierges qui, autrefois, couvraient entièrement l'île.



L'Île de France, devenue possession britannique sous le nom de Mauritus, est restée aussi française que si elle n'avait pas changé de pavillon, et sa rétrocession à notre pays est ardemment souhaitée par ses habitants. C'est une île délicieuse par son climat, ses aspects, l'urbanité de sa population. Sa position dans l'océan Indien en fait une sentinelle avancée de Madagascar. En voici quelques vues : ici, c'est une partie de pêche dans un étang : des coolies, dans l'eau, refoulent le poisson.

## LA FRANCE HONORE LES VOLONTAIRES ÉTRANGERS



Une foule nombreuse se pressait autour des délégations de volontaires. M. Leygues représentait le gouvernement à cette cérémonie dont le but était d'affirmer la reconnaissance de la France envers ceux qui se firent volontairement ses défenseurs.

Le voici inaugurant la plaque commémorative de leur dévouement à notre pays.



Une cérémonie a réuni, le 28 septembre aux Invalides les survivants des 40.000 volontaires qui, en 1914, au même endroit, s'engagèrent pour défendre la France menacée par les barbares. La Légion formée de ces braves, accourus de tous les pays, s'est conduite héroïquement sur les champs de bataille de la grande guerre. Voici, entre autres, les Grecs, dont quelques-uns portaient le pittoresque uniforme des evzonès ; à droite, ce sont les volontaires hollandais.

# Un Jour viendra

Le flacon Lalique ... f<sup>co</sup> 33 fr  
Le flacon-réclame ... — 16.50

Fox trot  
(dernière création)  
Le flacon ... f<sup>co</sup> 33 fr.  
Le flacon-réclame ... — 16.50

En fermant les yeux  
Ambré vermeil  
Le flacon Lalique ... f<sup>co</sup> 66 fr.  
Le flacon série ... — 33 fr.  
Le flacon-réclame ... — 16.50

BOUQUETS :  
Parlez-lui de moi, Premier Oui  
Rose sans fin  
L'Anneau merveilleux  
L'Amour dans le Cœur  
Le flacon Lalique f<sup>co</sup> 38 fr. 50  
Le flacon série ... — 33 fr.  
Le flacon-réclame — 16 fr. 50

EXTRAITS :  
Œillet, Rose, Mimosa, Violette  
Jasmin, Cyclamen, Lilas  
Muguet, Chypre, Iris  
et Héliotrope.  
Le flacon ... f<sup>co</sup> 25 fr.  
Le flacon-réclame. — 13.50



ARYS

3, rue de la Paix, PARIS

TOUTES PARFUMERIES ET GRANDS MAGASINS

Parfum  
troublant,  
captivant,  
pénétrant.

Crème Teindelys, le pot	5 fr.	f <sup>co</sup> 6 fr.
Poudre Teindelys blanche, chair, rose naturel, rose pour brune, rachel clair et rachel foncé..... le pot	4 fr.	— 5 fr.
Savon Teindelys	— 4 fr.	— 5 fr.
Eau Teindelys	— 8 fr.	— 11 fr.
Bain Teindelys	— 3 fr.	— 4 fr.
Lait Teindelys	— 10 fr.	— 13 fr.
Fards (ttes teintes)	— 4 fr.	— 5 fr.

PULVÉLYS. — Poudre composée pour la toilette, supérieure aux poudres de talc du commerce. La boîte, 3 fr.; f<sup>co</sup> 3 fr. 75.

Envoi sur demande du Carnet de Beauté du Dr Reymondon.

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

## Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande accompagnée de  
0 fr. 75  
en timbres-poste



EN VENTE :  
Dans le Hall : 6, boulevard  
Poissonnière, Paris  
et sur demande  
chez tous les dépositaires du  
MATIN et du  
PAYS DE FRANCE  
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919  
Éditée par " LE MATIN "



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50 x 65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

**NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!**

**EXIGEZ**

Le **Kneipp**  
Moins cher que le café. Économise le sucre

*Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.*

**Refusez les imitations !**

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)  
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

Beauté de la Chevelure  
**PÉTROLE HAHN**  
Produit Français. R. VIBERT, LYON



**TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS**  
Em. CHEVILLIARD  
13, B<sup>1</sup> St-Denis, Paris  
Contre 0 fr. 40 en timbres neufs (du pays du demandeur) nous adressons gratuitement. Nouveau prix courant France, Colonies françaises et Croix-rouge, avec un timbre de Oubanghi à titre gracieux.

**Jeunes Gens classes 20-21**  
réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre, sans appareils, 10 minutes par jour, par créer une nation forte et saine et défendre la patrie. Brochure gratis c. timbre.  
WEHRHEIM, Le Trayas (Var).

ACHETEZ...

**L'ATLAS DE GUERRE**

Édité par LE PAYS DE FRANCE

**56 Cartes 1 Fr.**  
Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE et chez tous les libraires et marchands de journaux.

On n'imité pas l'inimitable  
**Rasoir de sûreté**  
**APOLLO**

Breveté  
Le seul dont la lame est à tranchants courbes  
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES  
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE  
31, rue Pastourelle, Paris



**Chenil Français**

CHIENS POLICIERS

et de luxe toutes races

Expéditions de tous pays

PENSION & DRESSAGE

7, rue Victor-Hugo

CHARENTON (Seine)

Téléphone 53

Maison de Vente : 25, RUE DUPHOT, PARIS

**LE BUSTE**  
DU  
**MARÉCHAL FOCH**

Par AUGUSTE MAILLARD

Est en vente dans les bureaux

du PAYS DE FRANCE

6, boulev. Poissonnière, Paris,

au prix de 15 francs.

Franco domicile : Paris, 18 fr. 50

Départements : 19 fr. 50

## CURE D'AUTOMNE

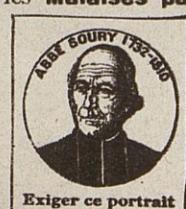
Nous rappelons aux nombreuses personnes qui ont fait usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** que ce précieux remède doit être employé pendant six semaines au moment de l'**Automne** pour éviter les rechutes. Il est, en effet, préférable de prévenir la maladie que d'attendre qu'elle soit déclarée.

Cette **CURE D'AUTOMNE** se fait volontiers par toutes les personnes qui ont déjà employé la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**; elles savent que le remède est tout à fait inoffensif, tout en étant très efficace, car il est préparé uniquement avec des plantes dont les poisons sont rigoureusement exclus.

Tout le monde sait que la

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

guérit sans poisons ni opérations les **Malaises particuliers à la femme**, depuis la **FORMATION** jusqu'au **RETOUR D'ÂGE**, les **Maladies intérieures**, les **Varices**, **Hémorroïdes**, **Phlébites**, les divers **Troubles de la Circulation du Sang**, les **Maladies des Nerfs de l'Estomac** et de l'**Intestin**, la **Faiblesse**, la **Neurasthénie**, etc., etc.



Exiger ce portrait

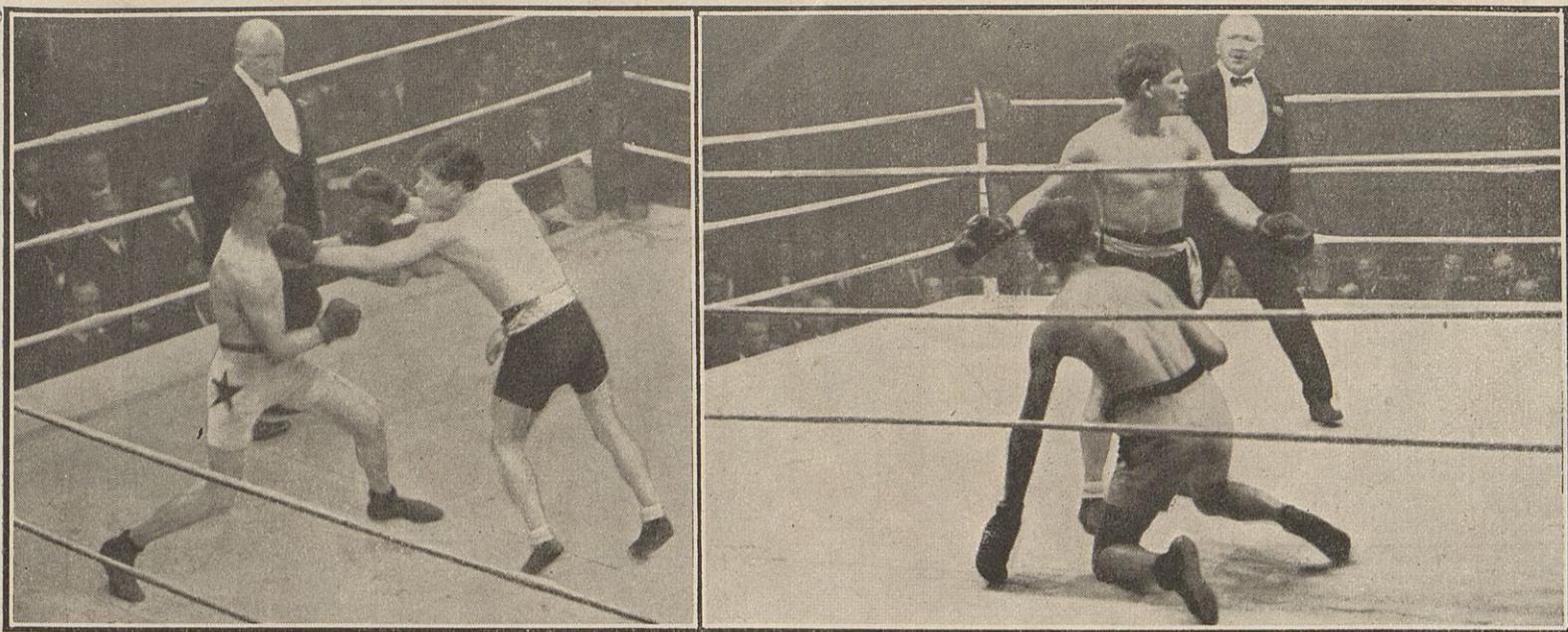
La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr.; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

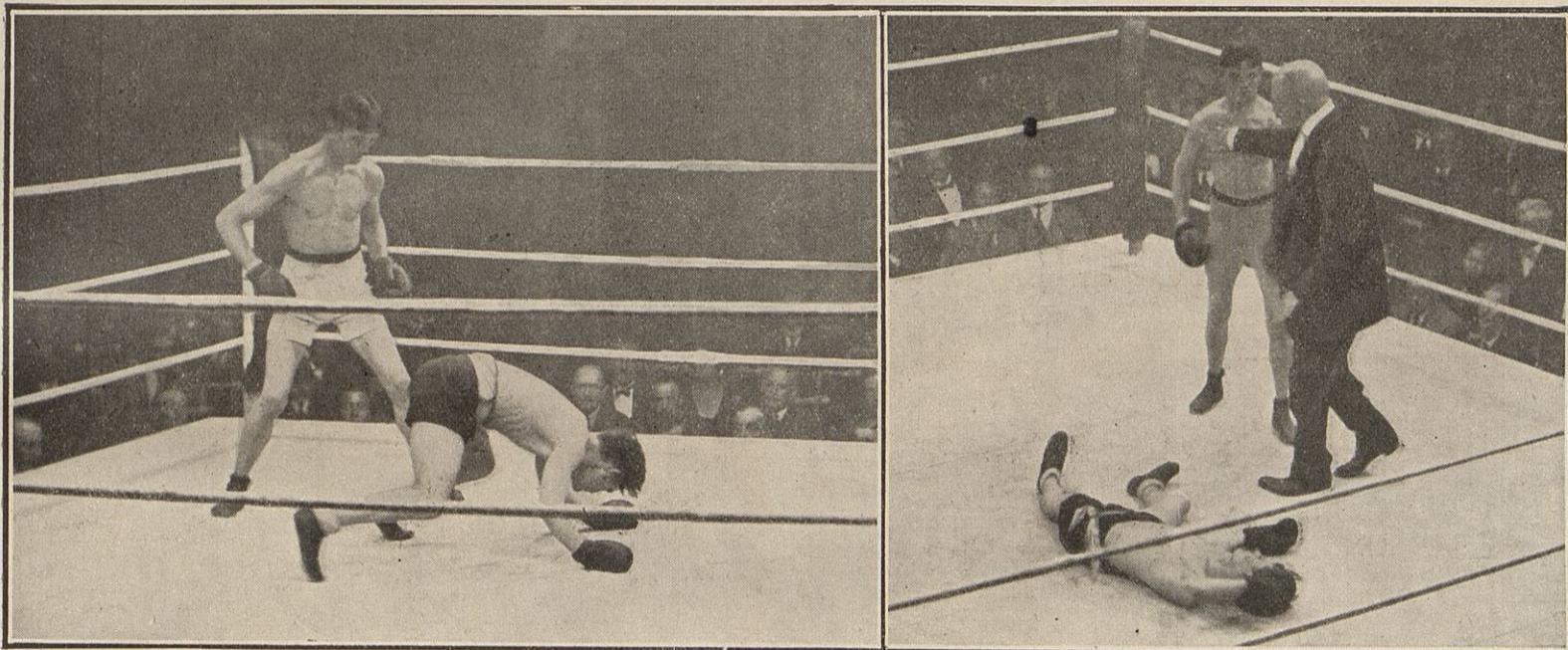
Il est bon de faire chaque jour usage de l'**HYGIÉNITINE DES DAMES**, la boîte, 2 fr. 25; franco poste, 2 fr. 60. (Ajouter 0 fr. 30 pour l'impôt.)

(Notice contenant renseignements gratis.)

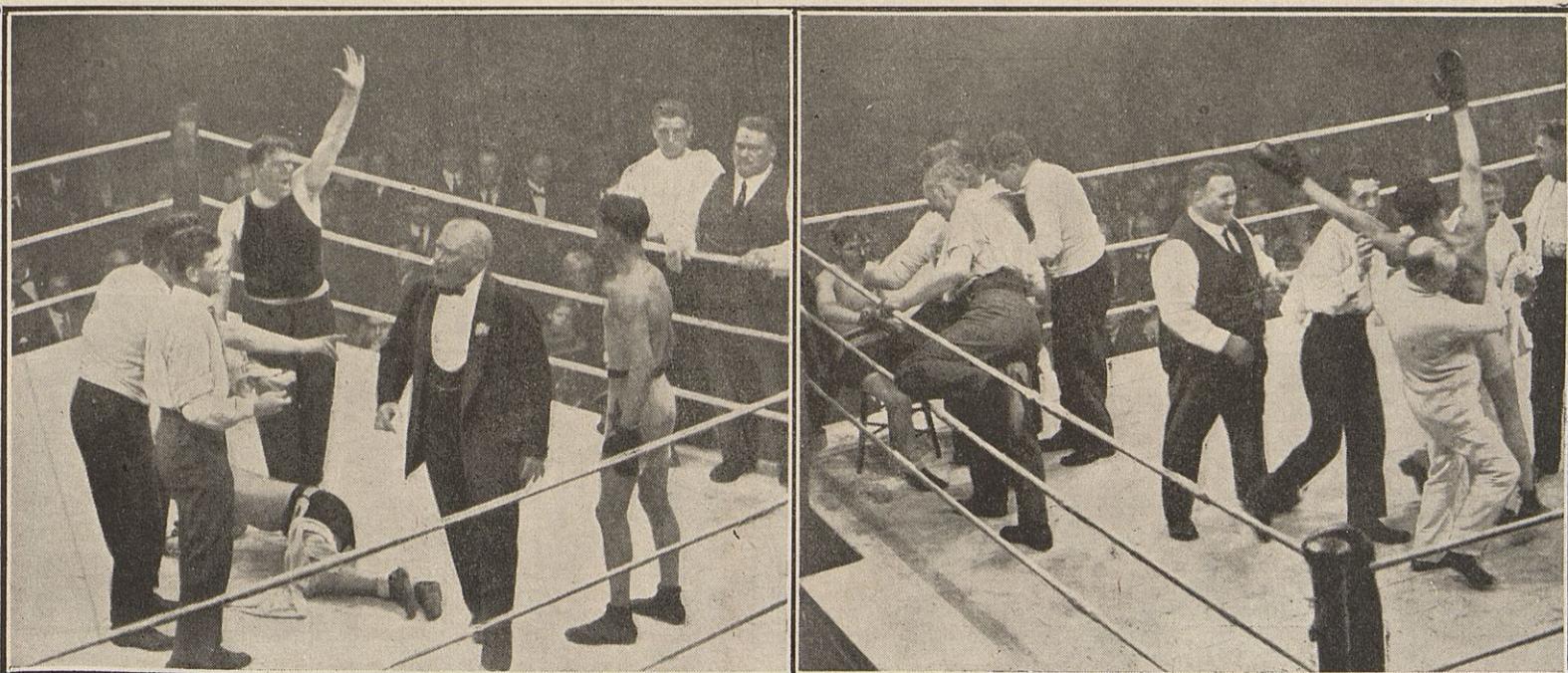
## LA VICTOIRE DU BOXEUR FRANÇAIS CRIQUI A LONDRES



La scène de gauche a été prise au cours du premier engagement entre les deux célèbres boxeurs ; dans la photographie de droite, on voit Criqui aller à terre dès le début de ce match, qui passionnait les amateurs du « noble art ».



Mais voici Ross knock-outé à son tour. L'arbitre écarte Criqui pendant les 10 secondes réglementaires. En bas de la page, les seconds de Ross discutent avec l'arbitre. Les amis de Criqui le portent en triomphe et Ross est soigné dans un coin.

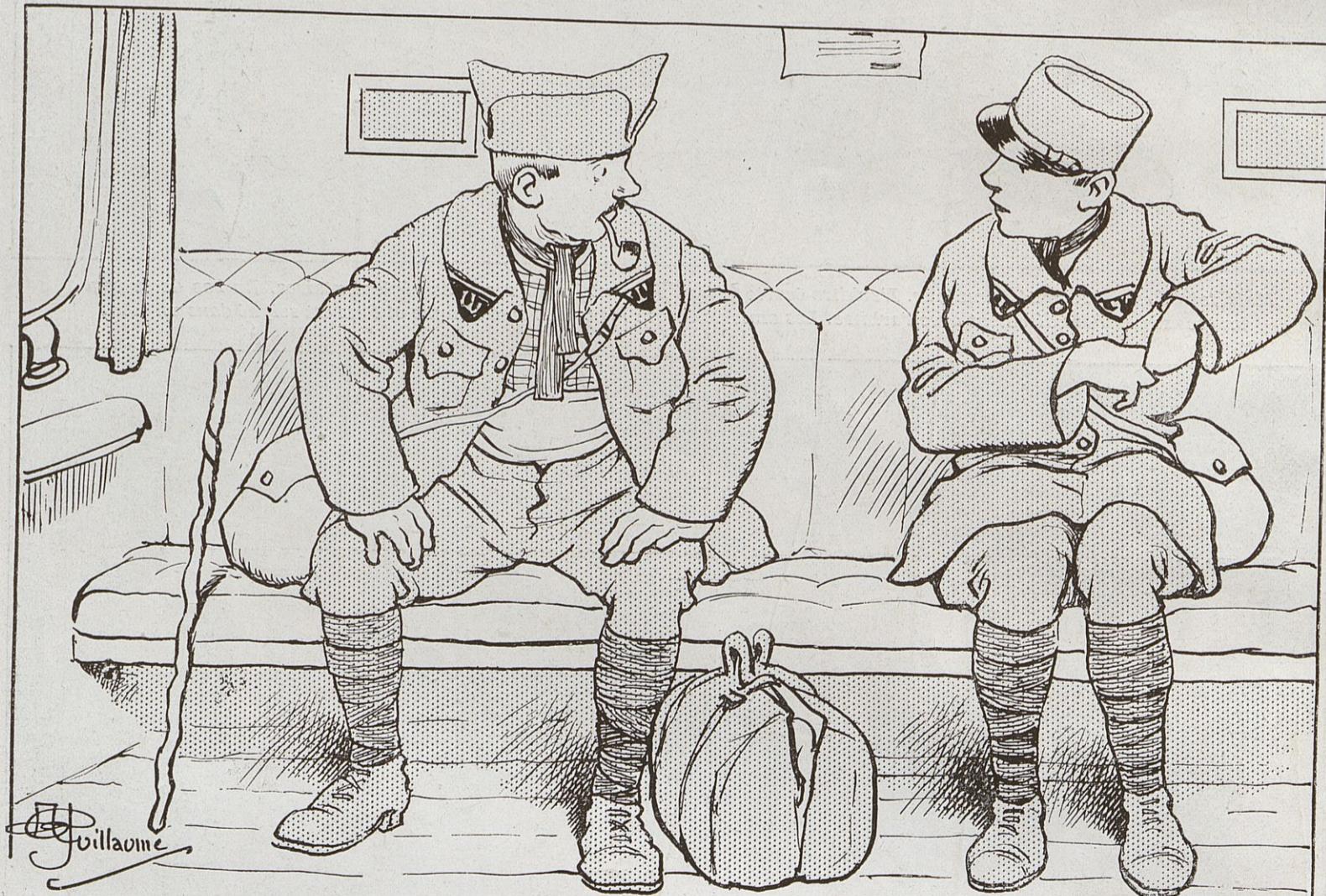


Le 18 septembre a eu lieu à Londres un grand match de boxe, catégorie poids coq, entre Walter Ross, champion d'Angleterre et Eugène Criqui, considéré, après Ledoux, comme le second « bantam » de France. Le combat a été très animé. Criqui prit un avantage très net dès le 10<sup>e</sup> round ; à 14<sup>e</sup> il plaça un crochet du droit et Ross s'effondra, mais il fut sauvé par la fin du round : cependant, au round suivant, il fut mis définitivement « knocked out ».



LA FAILLITE DE LA SCIENCE, PAR ALBERT GUILLAUME.

— Et nos savants, Monsieur ?... Pas fichus d'inventer un « ersatz » du charbon !... Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque chose à faire, je ne sais pas, moi... avec... les mouches charbonneuses ?...



SYSTEME D, PAR ALBERT GUILLAUME.

— C'est que... j'n'ai pas de permission...  
— Tu n'as pas d'permission !... Tu ne sais donc pas écrire ?...